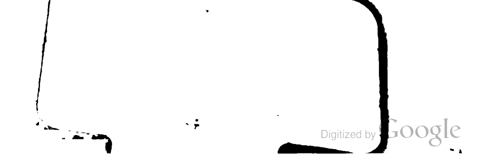




OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME HUITIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

LA FEMME QUI A RAISON,

COMEDIE.

1749.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE petite comédie eſt un impromptu de ſociété où pluſieurs perſonnes mirent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au roi *Stanislas*, duc de Lorraine, en 1749.

On a trouvé dans les porte-feuilles de M. *de Voltaire*, cette même pièce en un acte: elle ne diffère de celle-ci que par la ſuppreſſion de quelques ſcènes, et quelques changemens dans la diſpoſition de la pièce. Il a paru inutile de la joindre à cette collection.

PERSONNAGES.

M. DURU.

Mme DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. *Duru.*

ERISE, fille de M. *Duru.*

M. GRIPON, correſpondant de M. *Duru.*

MARTHE, ſuivante de Mme *Duru.*

La ſcène eſt chez Mme Duru, dans la rue Thévenot, à Paris.

LA FEMME

QUI A RAISON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mme DURU.

Mais, mon très-cher Marquis, comment, en conscience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience
Sans l'aveu d'un époux ? Le cas est inouï.

LE MARQUIS.

Comment ? avec trois mots, un bon contrat, un oui ;
Rien de plus agréable, et rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille est docile ;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour ;
Elle a quelque indulgence, et moi beaucoup d'amour :
Pour votre intime ami dès long temps je m'affiche ;
Je me crois honnête homme, et je suis assez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez moi, seront délicieux.

Mme DURU.

D'accord, mais mon mari ?

LE MARQUIS.

Votre mari m'assomme.
Quel besoin avons-nous du conseil d'un tel homme?

Mme DURU.

Quoi! pendant son absence?...

LE MARQUIS.

Ah! les absens ont tort.
Absent depuis douze ans, c'est comme à peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie,
Un bien que vous savez dépenser noblement;
Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort aussitôt qu'il s'avise
De vouloir disposer de la charmante Erise.
Celle qui la forma doit en prendre le soin;
Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.
Pardonnez....

Mme DURU.

Je suis bonne, et vous devez connaître
Que pour Monsieur Duru, mon Seigneur et mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle et violent.
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... sensément;
Mais je lui dois respect et quelque obéissance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez, je pense.
Qui, vous? Vous, du respect pour un Monsieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,
Tenir sans domestique, un fort plaisant ménage.
Vous êtes Demoiselle; et quand l'adversité,
Malgré votre mérite et votre qualité,
Avec Monsieur Duru vous fit en bien commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,

C'était à ce Monsieur faire beaucoup d'honneur ;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur
De souffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas sa personne grossière.
Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Erise au fils d'un usurier ?
De ce Monsieur Gripon, son très-digne compère ?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire :
Il l'avait fort à cœur, et par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mme DURU.

Ne plaisantez pas tant ; il m'en écrit encore,
Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh ! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux ?

Mme DURU.

Hélas ! à vos desirs je voudrais condescendre ;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre :
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois ;
J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfans que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême ;
Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raisons, des mesures commodes,
Envoyer publier des bans aux Antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne suis pas le fait.
Du seul nom de Marquis sa grosse ame étonnée
Croirait voir sa maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.

Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à sa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colère,
Daignez former, Madame, un si tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien.
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Mme DURU.

Oh çà, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô Ciel! pour combler mon bonheur,
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame soumise,
D'un cœur toujours à vous...

SCENE II.

Madame DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

Ah! venez, belle Erise,
Fléchissez votre mère et daignez la toucher;
Je ne la connais plus; c'est un cœur de rocher.

Mme DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille.
Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaise un peu.

ERISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire?

Mme DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mère;
Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier, elle-même prend soin.
Nous sommes deux ici contre vous. Ah! Madame,
Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme;
Vous l'avez allumée, et vous ne voudrez point
Voir mourir sans s'unir ce que vous avez joint.

(*à Erise.*)

Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à sourire?

ERISE.

Mais vous parlez si bien que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre sentiment;
Et j'en ai dit, me semble, assez honnêtement.

Mme DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il est fort nécessaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'est pitié de vous voir ainsi sécher tous deux;
Et mon bonheur dépend du succès de vos vœux.
Mais mon mari!

LE MARQUIS.

Toujours son mari! sa faiblesse
De cet épouvantail s'inquiète sans cesse.

ERISE.

Il est mon père.

SCENE VII.

Madame DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah, ah! l'on parle donc ici
D'hyménée et d'amour? Je veux m'y joindre aussi.
Votre bonté pour moi ne s'est point démentie;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monsieur a la bonté de m'accorder sa sœur;
Je compte absolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendresse pure;
Je l'aime éperdûment, et mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive passion.
Voyez-vous, je suis homme à perdre la raison;
Enfin, c'est un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce, après tout, suffira pour nous quatre.
Il n'est pas trop commun de savoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume,
Par un seul mot, ma mère, et contre la coutume,
C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous serez, ma mère, heureuse autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma sœur, je réponds de moi-même;
Mais Madame balance, et c'est en vain qu'on aime.

ERISE.

Ah! vous êtes si bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur?
Son amour est si vrai, si pur, si raisonnable!
Vous l'aimez; voulez-vous le rendre misérable!

DAMIS.

Déſeſpérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours ſouple à vos volontés ?
Elle aime tout de bon, et je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frère, et j'ai lu dans ſon cœur :
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi j'obéirai ſans replique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma ſœur.

ERISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi je parle pour tous.

Mme DURU.

Ecoutez donc tous trois !
Vos amours ſont charmans, & vos goûts ſont mon choix :
Je ſens combien m'honore une telle alliance ;
Mon cœur à vos plaiſirs ſe livre par avance.
Nous ſerons tous contens, ou bien je ne pourrai :
J'ai donné ma parole, et je vous la tiendrai.

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble*.

Ah !

Mme DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Toujours des mais ? vous allez encor dire,
Mais mon mari.

Mme DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah ! quels coups !

DAMIS.

Quel martyre!

Mme DURU.

Oh! laiſſez-moi parler. Vous ſaurez, mes enfans,
Que quand on m'épouſa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons ſoins de votre honoré père:
Sa fortune déjà commençait à ſe faire;
Il eut l'art d'amaſſer et de garder du bien,
En travaillant beaucoup et ne dépenſant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, et ſur-tout la dépenſe.
J'ai dépenſé beaucoup à vous bien élever;
Malgré moi le beau monde eſt venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me ſuis établie.
Il voulait que ſon fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'avocat:
Au régiment du roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, ſous peine de ſa haine,
Que de Monſieur Gripon et la fille et le fils
Par un beau mariage avec nous ſoient unis.
Je l'empêcherai bien, j'y ſuis fort réſolue.

DAMIS.

Et nous auſſi.

Mme DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mme DURU.

Son cher correſpondant,
Maître Iſaac Gripon, d'une ame fort rebourſe,
Ferme, depuis un an, les cordons de ſa bourſe.

DAMIS.

Il vous en reste assez.

Mme DURU.

Oui, mais j'ai consulté...

LE MARQUIS.

Hélas! consultez-nous.

Mme DURU.

Sur la validité

D'une telle démarche; et l'on dit qu'à votre âge

On ne peut sûrement contracter mariage

Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,

Lorsque ce propre père, étant dans la maison,

Sur son droit de présence obstinément se fonde:

Mais quand ce propre père est dans un bout du monde,

On peut à l'autre bout se marier sans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce qu'il faut faire, et quand? dès aujourd'hui.

SCENE IV.

Mme DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

Voila Monsieur Gripon qui veut forcer la porte;

Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe:

Ce sont ses propres mots. Faut-il qu'il entre?

Mme DURU.

Hélas!

Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

SCENE V.

Mme DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mme DURU.

Si tard, Monſieur Gripon, quel ſujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon ſujet.

Mme DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque préſent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, et je le porte ici.
Ma fille eſt votre bru, mon fils eſt votre gendre:
Ils le ſeront du moins, et ſans beaucoup attendre.
Liſez.

(il lui donne une lettre.)

Mme DURU.

L'ordre eſt très-net; que faire?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir ſans replique, et tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt; et même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de temps à perdre; ayez la charité
De dépêcher la choſe avec célérité.

Mme DURU.

La propofition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ERISE, *enfemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à M. Gripon.*

De nos communs défirs il faut preffer l'effet.
Ah! que de cet hymen mon cœur eft fatisfait!

M. GRIPON.

Que çà vous fatisfaffe, ou que çà vous déplaife,
Çà doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me fens pas d'aife.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aife ?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire?

LE MARQUIS.

Oui, je fuis ferviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De Madame fa femme, et fur-tout de fa fille.
Cet hymen eft fi cher, fi précieux pour moi!...
Je fuis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis font de mauvais augure.
Madame, fans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi! fi tôt?

Mme DURU.

Sans donner le temps de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, et sans les présenter?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

Mme DURU.

Oui, d'accord;
On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, et qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille et voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

Mme DURU.

Les aimables enfans!

DAMIS.

Oh! Monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte?

DAMIS.

Hélas! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens, et m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné: je ne puis te comprendre;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.

(*à Erise.*)

Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien?

ERISE.

Je dis la même chose, et je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON

M. GRIPON.

Il n'eſt point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'eſt.

M. GRIPON.

Oh! quel original!

L'ami de la maiſon, mêlez-vous, je vous prie,

Un peu moins de la fête et des gens qu'on marie.

(le Marquis lui fait de grandes révérences.)

(à Mad. Duru.)

Or çà, j'ai réuſſi dans ma commiſſion.

Je vois pour votre époux votre ſoumiſſion;

Il ne faut à préſent qu'un peu de ſignature.

J'amènerai demain le futur, la future.

Vous aurez deux enfans, ſouples, reſpectueux,

Grands ménagers; enfin on ſera content d'eux.

Il eſt vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mme DURU.

C'eſt une bagatelle, et mon eſpoir ſe fonde

Sur les leçons d'un père, et ſur leurs ſentimens,

Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grâce et ſimple et naturelle.

ERISE.

Leur bon ſens dont leur père eſt le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.

Que diable ici fait-on de ce beau Monſieur là?

(à Mme Duru.

A demain donc, Madame; une noce frugale

Préparera ſans bruit l'union conjugale.

Il eſt tard, et le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le ſoir?

M. GRIPON.

Nous dormons.

On ſe lève avant jour; ainſi fait votre père:
Imitez-le dans tout pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, et prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mme DURU.

Pas ſi matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous raviſſez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplait. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras.*

Monſieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous propoſer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Propoſez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, et Phlipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure.

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, et je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux préfens.

M. GRIPON.

Comment ?

MARTHE.

Payez la dot, et gardez vos enfans.

M. GRIPON.

Madame, il nous faudra chaffer cette donzelle ;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.
(il s'en va, et tout le monde lui fait la révérence.)

SCENE VI.

Mme DURU, ERISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

Eh bien, vous laiffez-vous tous les quatre effrayér
Par le malheureux cas de ce maître ufurier ?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il eft indifpenfable
De prévenir foudain ce marché déteftable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traité
Qui metté pour jamais nos droits en fureté.
Madame, on vous y force, et tout vous autorife ;
Et c'eft le fentiment de la charmante Erife.

ERISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.
Il faut que le vilain qui tous nous inquiète
En revenant demain trouve la noce faite.

Mme DURU.

Mais. . .

LE MARQUIS.

Les mais à préſent deviennent ſuperflus.
Réſolvez-vous, Madame, ou nous ſommes perdus.

Mme DURU.

Le péril eſt preſſant, et je ſuis bonne mère;
Mais . . . à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends ſur moi le ſoin
D'amener à l'inſtant le notaire du coin,
D'ordonner le ſouper, de mander la muſique:
S'il eſt quelqu'autre uſage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raiſon,
Et je veux que demain maître Iſaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choſes à faire.

ERISE.

J'admire vos conſeils et celui de mon frère.

Mme DURU.

C'eſt votre avis à tous?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Oui, ma mère.

Mme DURU.

Fort bien.
Je puis vous aſſurer que c'eſt auſſi le mien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

Comment! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon?
Quoi! deux tables encor impudemment dreſſées!
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées,
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher,
Et quatre violons, qui, ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue!
N'es-tu pas tout honteux?

DAMIS.

Non; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joie, un tranſport inouï.
A peine hier au ſoir ſortîtes-vous d'ici
Que livrés par avance au lien qui nous preſſe,
Après un long ſouper, la joie et la tendreſſe,
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépenſe.
Je n'aime point qu'on ait du plaiſir par avance.

Cette vie à ton père à coup sûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te mariera?

D A M I S.

Ah! si vous connaissiez cette ardeur vive et pure,
Ces traits, ces feux sacrés, l'ame de la nature,
Cette délicatesse et ces ravissemens,
Qui ne sont bien connus que des heureux amans!
Si vous saviez....

M. G R I P O N.

Je sais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

D A M I S.

Votre cœur n'est point tendre.
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher Monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. G R I P O N.

Si fait, si fait.

D A M I S.

Comment? Vous aussi, vous?

M. G R I P O N.

Moi-même.

D A M I S.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs....

M. G R I P O N.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à Madame Gripon:
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

D A M I S.

Je le crois bien; enfin, vous me le pardonnez?

M. G R I P O N

Oui-dà, quand les contrats seront faits et signés.

Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi? ta mère?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

DAMIS.

Non, elle est très-respectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père; il viendra promptement;
Et déjà son commis arrive en diligence
Pour régler sa recette ainsi que la dépense.
Il sera très fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie;
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison;
L'été sans éventail, et l'hiver sans manchon,
Blanchit, repasse, coud, compte comme Barrème,
Et fait manquer de tout aussi-bien que moi même.
Prends exemple sur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, et ma fille est bien née:
Mais, crois-moi, ta cervelle est un peu mal tournée;
Il faut que la maison soit sur un autre pied.
Dis-moi, ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,

Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici souvent?

DAMIS.

Oh! fort souvent.

M. GRIPON.

Je pense
Que pour cause il est bon qu'il ne revienne plus.

DAMIS.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. GRIPON.

C'est très bien dit. Mon gendre a du bon, et j'espère
Morigéner bientôt cette tête légère;
Mais sur-tout plus de bal: je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, et le matin en soir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs et l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir dansé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé,
Je vais, Monsieur, je vais...me coucher...Je me flatte
Que ma passion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je serai long-temps éveillé par l'amour.

(*il l'embrasse.*)

SCENE II.

SCENE II.

M. GRIPON *seul.*

Les romans l'ont gâté; sa tête est attaquée;
Mais celle de son père est bien plus détraquée.
Il veut *incognito* rentrer dans sa maison.
Quel profit à cela? quel projet sans raison!
Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'est son affaire.
Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris,
Et...mais voici Monsieur qui vient dans son logis.

SCENE III.

M. DURU, M GRIPON.

M. DURU.

Quelle réception! après douze ans d'absence!
Comme tout se corrompt, comme tout change en France!

M. GRIPON.

Bon jour, compère.

M DURU.

O Ciel!

M. GRIPON.

Il ne me répond point.
Il rêve.

M. DURU.

Quoi! ma femme infidelle à ce point!
A quel horrible luxe elle s'est emportée!
Cette maison, je crois, du diable est habitée;
Et j'y mettrais le feu, sans les dépens maudits
Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-temps ſeul, c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire:
M'en voilà bien payé, que réſoudre? que faire?
Je ſuis aſſaſſiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour, compère. Eh bien, vous avez terminé
Aſſez heureuſement un aſſez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois, il eſt fort triſte de vieillir;
On a bien moins de temps pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, et les lois violées!..

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choſes ſont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux et bons papiers,
Trois cents deux mille francs, dix-huit ſols neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.

(*il montre ſon porte-feuille.*)

Je suis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'est-ce que cela?
Il faut se consoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis et quel train. La coquine!...

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de six pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à moustache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant passer, m'invite en bégayant
A venir déjeûner dans son appartement.

M. GRIPON.

Chasse tous ces coquins.

M. DURU.

C'est ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à son aise, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame.
Me conseillerais-tu de surprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conseillerais-tu
D'attendre encore un peu, de rester inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. D U R U.

Ah! le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage?

M. G R I P O N.

Oh! fort bien: sur ce point nous serons tous contens;
On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. D U R U.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis?

M. G R I P O N.

De la peine? au contraire;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément;
Et ta fille déjà brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. D U R U.

Du moins cela console.
Nous mettrons ordre au reste.

M. G R I P O N.

Oh! tout est résolu,
Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. D U R U.

Mais, ma femme?

M. G R I P O N.

Oh! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante et ménagère:
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou;
Et nous les marîrons sans leur donner un sou.

M. D U R U.

Fort bien.

M. G R I P O N.

L'argent corrompt la jeunesse volage.
Point d'argent; c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais, ma femme ?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. DURU.

Voir... là... si la nature est au moins assez forte,
Si le sang parle assez dans ma fille et mon fils
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Est-ce que le sang parle ? et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouser les miens ?
Adieu : j'ai quelque dette active et d'importance,
Qui devers le midi demande ma présence ;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille et mon fils, pour conclure et signer.

SCENE IV.

M. DURU *seul.*

Les affaires vont bien ; quant à ce mariage,
J'en suis fort satisfait ; mais quant à mon ménage,
C'est un scandale affreux, et qui me pousse à bout.
Il faut tout observer, découvrir tout, voir tout.

(*on sonne.*)

J'entends une sonnette et du bruit ; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

Oh ! quelle est cette jeune et belle demoiselle
Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille ? Mais . . . j'en ai peur : en effet :
Elle est bien faite au moins, passablement jolie,
Et cela fait plaisir. Ecoutez, je vous prie ;
Où courez-vous si vîte, aimable et chère enfant ?

MARTHE.

Je vais chez ma maitresse, en son appartement.

M. DURU.

Quoi ! vous êtes suivante ? Et de qui, ma mignonne ?

MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU, *à part.*

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'instruire ; si je puis . . .
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi, Monsieur ?

M. DURU.

Savez-vous qui je suis ?

MARTHE.

Non ; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je suis l'intime ami de Monsieur votre maître,
Et de Monsieur Gripon Je puis très-aisément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaisir. Mais, Monsieur, le temps presse;
Et voici le moment de coucher ma maîtresse.

M. DURU.

Se coucher quand il est neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

Quelle vie et quel horrible train!

MARTHE.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue;
Après le jeu l'on danse, et puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me surprenez; je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fit un si beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous surprend, vous bon-homme, à votre âge?
Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage
Des grands biens amassés par son ladre mari;
Et quand on tient maison, chacun en use ainsi.

M. DURU.

Mignonne, ces discours me font peine à comprendre;
Qu'est-ce tenir maison?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paraissez neuf, quoiqu'antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite maîtreſſe,
Vous tenez donc maiſon ?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpèce ?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plaît ?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monſieur ?

M. DURU. (*à part.*)

Oui, moi-même. Il faut que je haſarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde ;
Ce n'eſt pas ſans regret ; mais eſſayons enfin.
(*haut.*)
Monſieur Duru vous fait ce préſent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle ;
C'eſt à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon Monſieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu :
Quelqu'amant, entre nous, a, pendant ſon abſence,
Produit tous ces excès avec cette dépenſe ?

MARTHE.

Quelque amant ! vous oſez attaquer notre honneur ?
Quelque amant ! A ce trait, qui bleſſe ma pudeur,
Je ne ſais qui me tient que mes mains appliquées

Ne ſoient ſur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'eſt pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh! mais...

MARTHE.

Elle eſt trop bonne,
Trop ſage, trop honnête et trop douce perſonne;
Et vous êtes un ſot avec vos queſtions;
(*on ſonne.*)
J'y vais... un impudent, un rodeur de maiſons;
(*on ſonne.*)
Tout-à-l'heure... un benêt qui penſe que les filles
Iront lui confier les ſecrets des familles!
(*on ſonne.*)
Eh, j'y cours... un vieux fou que la main que voilà
(*on ſonne.*)
Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU *ſeul.*

Je ne ſais ſi je dois en croire ſa colère;
Tout ici m'eſt ſuſpect; et ſur ce grand myſtère
Les femmes ont juré de ne parler jamais;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits;
Et toutes, ſe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.

Non, je n'entrerai point; je veux examiner
Jusqu'où du bon chemin l'on peut se détourner.
Que vois-je? Un beau monsieur sortant de chez ma femme!
Ah! voilà comme on tient maison!

SCENE VII.

M. DURU, LE MARQUIS *sortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, Madame.
Ah! que je suis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encor? Fort bien.
Comme de la maison je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en saurais douter.
Volets fermés, au lit; rendez-vous, porte close;
La suivante à mon nez complice de la chose!

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents?

M. DURU.

Mon fait est net et clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate,
Avec tout mon argent. Ah traître! ah scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui, mécontent de moi? Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

Non: il est aux Antipodes,
Dans les Indes, je crois, cousu d'or et d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort Madame?

LE MARQUIS.

Apparemment:
Sa bonté m'est toujours précieuse et nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois... De Monsieur je suis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères:
Soyez le bien venu; prenez fur-tout le foin
D'apporter quelqu'argent dont nous avons befoin.
Bon foir.

M. DURU, *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.
(*au Marquis.*)
Que l'enfer ... Mais, Monfieur, qui gouvernez Madame,
La chambre de fa fille eft-elle près d'ici ?

LE MARQUIS.

Tout auprès, et j'y vais. Oui, l'ami, la voici.
(*il entre chez Erife et ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme eft néceffaire à toute ma famille:
Il fort de chez ma femme, et s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, et je fuccombe enfin.
Juftice! je fuis mort.

SCENE VIII.

M. DURU, LE MARQUIS *revenant avec* ERISE.

ERISE.

Eh, mon Dieu, quel lutin,
Quand on va fe coucher, tempête à cette porte ?
Qui peut crier ainfi de cette étrange forte ?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit, ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a danfé l'on va fe mettre au lit?
Jurez plus bas tout feul.

M. DURU.

Je ne puis plus rien dire.

Je suffoque.

ERISE.

Quoi donc ?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire ?

Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.

Juste Ciel ! et comment son frère l'avocat

Peut-il souffrir céans cette honte inouïe

Sans plaider ?

ERISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie ?

LE MARQUIS.

Je ne sais ; il paraît qu'il est extravagant ;

Votre père, dit-il, l'a pris pour son agent.

ERISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre ?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en sais rien, cet homme est si bizarre !

ERISE.

Est-ce que mon mari, Monsieur, vous a fâché ?

M. DURU.

Son mari !.... J'en suis quitte encore à bon marché.

C'est-là votre mari ?

ERISE.

Sans doute, c'est lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon ?

ERISE.

C'est mon mari, que j'aime.

A mon père, Monsieur, lorsque vous écrirez,

Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes serrés.

M. DURU.

Que la fièvre le ferre !

LE MARQUIS.

Ah ! daignez condefcendre ! . . .

M. DURU.

Maître Ifaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on penfait en effet ;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés ?

ERISE.

Oui, Monfieur.

M. DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU, *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, eft un fort beau garçon ;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monfieur fait qu'en la vie il eft fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce Monfieur Duru
En eft tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru ?

Serait-il point auffi marié lui ?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui ?

LE MARQUIS.

Ma sœur dans ses bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'est un homme occupé toujours du denier dix;
Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux et l'âge
Altèrent la mémoire ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait?

ERISE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur;
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité;
Cela serait criant.

M. DURU.

Oh! la faute eſt légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraiſſez d'ailleurs un homme aſſez aimable.

ERISE.

Oh! très-fort.

M. DURU.

Votre ſœur eſt-elle auſſi paſſable?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la choſe eſt ainſi,
Monſieur Duru pourrait excuſer tout ceci.
Je vais enfin parler à ſa mère, et pour cauſe...

ERISE.

Ah! gardez-vous-en bien, Monſieur; elle repoſe;
Elle eſt trop fatiguée; elle a pris tant de ſoins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à ſon fils.

ERISE.

Encore moins.

LE MARQUIS.

Il eſt trop occupé.

M. DURU.

L'aventure eſt fort bonne.
Ainſi dans ce logis je ne puis voir perſonne?

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait; je vais avec Madame

Me

Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme.
Ecrivez à son père un détail si charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon respect et mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement! Je ne sais si ce père
Doit être aussi content d'une si prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le soir,
Et soupez avec nous.

ERISE.

Bon jour, jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *seul.*

Mais Gripon le compère
S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a saisi tous nos gens!
Tous quatre à s'arranger sont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive; et tout le monde à l'instant se marie.
Il reste, en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
Entrons, sans plus tarder. Ma femme! holà, qu'on m'ouvre.
(*il heurte.*)
Ouvrez, vous dis-je; il faut qu'enfin tout se découvre.

MARTHE, *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh! je veux, malgré toi,
Suivante impertinente, entrer enfin chez moi.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DURU *seul.*

J'ai beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, et du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les servantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vîte mariés, sont au lit trop long-temps.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le contrat et une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

Je viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment signer!

M. GRIPON.

Sans doute, et vous l'avez voulu.
Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout est assez conclu.
Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour consommer la chose.

M. DURU.

La chofe eft confommée.

M. GRIPON.

Oh! oui: je me propofe
De produire au grand jour ma Phlipotte et Phlipot;
Ils viennent.

M. DURU.

Quels difcours!

M. GRIPON.

Tout eft prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout eft fait.

M. GRIPON.

Çà, compère,
Votre femme eft inftruite et prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, et mon fils
Dort avec votre fille; et mon gendre au logis
Avec ma fille dort, et tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit preffer ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A préfent dans fon lit Phlipotte et fes appas?
Les noces, cette nuit, n'auraient pas été faites?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repaffé fes cornettes,
Elle s'habille en hâte; et mon fils fon cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

M. DURU.

Jufte Ciel! quoi! ton fils n'eft pas avec ma fille?

M. GRIPON.

Non, sans doute.

M. DURU.

Le diable est donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah! fripons! femme indigne du jour,
Vous payerez bien cher ce détestable tour!
Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui suis maître.
Approfondissons tout; je prétends tout connaître:
Fais descendre mon fils; va, compère, dis-lui
Qu'un ami de son père arrive d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, et ne saurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre;
Il faut un commissaire; il faut verbaliser;
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh, cours sans tant jaser.

M. GRIPON, *revenant*.

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh, va donc.

M. GRIPON, *revenant*.

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU *seul.*

O voyage cruel!
O pouvoir marital, et pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!
C'eſt toi qui corromps tout, perds tout, monſtre exécrable!
Ma femme, mes enfans, de toi ſont infectés.
J'entrevois là-deſſous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, et ſur-tout de dépenſes,
Qui me glacent le ſang et redoublent mes tranſes.
Epouſe, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur;
Je ne ſais ſi je dois en mourir de douleur;
Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'aperçois, je crois, mon traître d'avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS *à M. Gripon.*

Quel eſt cet homme; il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait Monſieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon;

Etes-vous avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!

Etes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur?

DAMIS.

Aussi. Nous avons cette nuit

Goûté d'un double hymen le tendre et premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés!

M. DURU.

Scélérat!

M. GRIPON.

A qui donc?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me sens percer l'ame.

Quelle est-elle? En un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux et poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux savoir de vous celle qui, par surprise,
Pour braver votre père ici s'impatronise.

DAMIS.

Quelle est ma femme?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'est la sœur de celui
A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias!

DAMIS.

La chose est toute claire.
Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en terme très-précis,
D'établir au plutôt et sa fille et son fils.

M. DURU.

Eh bien, traître?

DAMIS.

A cet ordre elle s'est asservie,
Non pas absolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen; il s'est fait promptement.
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommés par sa clause;
Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.
Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Est un homme...

M. GRIPON.

Ah! c'est-là cet ami du logis.
On s'est moqué de nous; je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons, faites venir vîte le commissaire,

Vingt

Vingt huissiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plait,
Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vider la maison:
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chasser d'ici! Toi, scélérat, faussaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père!
Qui n'es point avocat!

SCENE V et dernière.

Mme DURU, *sortant d'un côté avec* MARTHE; LE MARQUIS, *sortant de l'autre avec* ERISE; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mme DURU *dans le fond.*

Mon carrosse est-il prêt?
D'où vient donc tout ce bruit?

LE MARQUIS.

Ah! je vois ce que c'est.

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce vieux visage,
Qui semblait si surpris de notre mariage.

Mme DURU.

Qui donc?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est agent.

M. DURU, *en colère se retournant.*

Oui, c'est moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

Mme DURU, *avançant.*

Ah! que vois-je! quels traits! c'est lui-même, et mon ame...

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme!
Oh! comme elle est changée; elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

Mme DURU.

Quoi! c'est vous, mon mari, mon cher époux?...

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Mon père

Mme DURU.

Daignez jeter, Monsieur, un regard moins sévère
Sur moi, sur mes enfans, qui sont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh! pardon; j'ignorais que vous fussiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excusez, j'en suis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame?

DAMIS.

A vos pieds....

M. DURU.

Fils indigne, apostat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon; c'est donc ainsi que ton père lui même

S'est vu reçu de toi? C'est ainsi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'est la force du sang.

DAMIS.

Je ne suis pas devin.

Mme DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux destin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien né, votre épouse, une fille.
Que voulez-vous de plus? Faut-il après douze ans
Voir d'un œil de travers sa femme et ses enfans?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme; elle était ménagère;
Elle cousait, filait, fesait très-maigre chère;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis ensorcelé ma fille;
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans et de ma confiance.
Des soupers dans la nuit, à midi petit jour!
Auprès de votre lit un oisif de la cour!
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre visage!
C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'instant,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

DAMIS.

Quel père!

LE MARQUIS.

Quel beau-père!

ERISE.

Eh! bon Dieu, quel langage!

Mme DURU.

Je puis avoir des torts, vous, quelques préjugés.
Modérez-vous, de grâce, écoutez et jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfans je pris sur moi les soins;
Je me refusai tout pour leur laisser, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélite,
J'en sus placer le fonds; il est en sureté.

M. DURU.

Oui.

Mme DURU.

Votre bien s'accrut; il servit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, et je changeai d'avis;
De mon premier état je soutins l'indigence;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien;
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen;
Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à soi-même.
Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble et le teint blême,
Manquer du nécessaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort?
Ah! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouissance.
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Etre riche n'est rien: le tout est d'être heureux.

M. DURU.

Le beau fermon du luxe et de l'intempérance !
Gripon, je fouffrirais que pendant mon abfence
On difpofe de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille !

Mme DURU.

Monfieur, je vous en écrivis.
Cette union eft fage, et doit vous le paraître.
Vos enfans font heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non ; je ferais outré d'être heureux malgré moi.
C'eft être heureux en fot de fouffrir que chez foi,
Femme, fils, gendre, fille, ainfi fe réjouiffent.

Mme DURU.

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux applaudiffent !

M. DURU.

Non, non, non, non ; il faut être maître chez foi.

Mme DURU.

Vous le ferez toujours.

ERISE.

Ah ! difpofez de moi.

Mme DURU.

Nous fommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire ;
Serez-vous inflexible ?

Mme DURU.

Ah, mon époux !

DAMIS, ERISE, *enfemble.*

Mon père !

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je ?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous,
Çà demande du temps.

MARTHE.

Vîte, attendrissez-vous :
Tous ces gens-là, Monsieur, s'aiment à la folie ;
Croyez-moi, mettez-vous aussi de la partie.
Personne n'attendait que vous vinssiez ici ;
La maison va fort bien, vous voilà, restez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente ! Eh bien, qu'en penses-tu, compère ?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur ; mais, après tout, que faire ?
La chose est sans remède, et ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un sitôt qu'elle voudra.

Mme DURU.

Eh bien, vous rendez-vous ?

M. DURU.

Çà, mes enfans, ma femme,
Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine ame.
Mes enfans sont pourvus ; et puisque de son bien,
Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenser un peu pendant sa vie ;
Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mme DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés ?

Mme DURU.

En contrats, en effets, de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.
(il veut lui donner son porte-feuille, et le remet dans sa poche.)

Mme DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux:
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut avec confiance
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troisième et dernier acte.

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

PAR M. HUME;

TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR JEROME CARRÉ.

Représentée à Paris au mois d'auguſte 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

EPITRE DEDICATOIRE
DU TRADUCTEUR
DE L'ECOSSAISE,
A MONSIEUR
LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,

LA petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre ſous votre protection n'eſt qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un ſervice éternel aux beaux-arts et au bon goût, en contribuant par votre généroſité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus ſur la ſcène *Céſar* et *Ptolomée*, *Athalie* et *Joad*, *Mérope* et ſon fils entourés et preſſés d'une foule de jeunes gens, ſi les ſpectacles ont plus de décence, c'eſt à vous ſeul qu'on en eſt redevable. Ce bienfait eſt d'autant plus conſidérable que l'art de la tragédie et de la comédie eſt celui dans lequel les Français ſe ſont diſtingués davantage: il n'en eſt aucun dans lequel ils n'aient de très-illuſtres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philoſophes; mais, il faut l'avouer, nous ne ſommes que les diſciples des *Newton*, des *Lockes*, des *Galilées*. Si la France a quelques hiſtoriens, les Eſpagnols, les Italiens, les Anglais même nous diſputent la

supériorité dans ce genre. Le seul *Massillon* aujourd'hui passe chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il est encore loin de l'archevêque *Tillotson* aux yeux du reste de l'Europe ! Je ne prétends point peser le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main assez forte pour tenir cette balance : je vous dis seulement comment pensent les autres peuples ; et vous savez, Monsieur, vous qui dans votre première jeunesse avez voyagé pour vous instruire, vous savez que presque chaque peuple à ses hommes de génie, qu'il préfère à ceux de ses voisins.

Si vous descendez des arts de l'esprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oserions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'est dans le seul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre ; c'est pourquoi dans plusieurs villes d'Italie la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en italien ; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne et à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène française était le manque d'action et d'appareil. Les tragédies étaient souvent de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes et terribles, qui bien ménagées font un des plus grands ressorts de la tragédie ? comment apporter le corps de *César* sanglant sur la scène ? comment faire descendre une reine éperdue dans le tombeau

de fon époux, et l'en faire fortir mourante de la main de fon fils, au milieu d'une foule qui cache et le tombeau, et le fils, et la mère, et qui énerve la terreur du fpectacle par le contrafte du ridicule?

C'eft de ce défaut monftrueux que vos feuls bienfaits ont purgé la fcène; et quand il fe trouvera des génies qui fauront allier la pompe d'un appareil néceffaire et la vivacité d'une action également terrible et vraifemblable à la force des penfées, et fur-tout à la belle et naturelle poéfie, fans laquelle l'art dramatique n'eft rien, ce fera vous, Monfieur, que la poftérité devra remercier. (1)

Mais il ne faut pas laiffer ce foin à la poftérité; il faut avoir le courage de dire à fon fiècle ce que

(1) Il y avait long-temps que M *de Voltaire* avait réclamé contre l'ufage ridicule de placer les fpectateurs fur le théâtre et de retrécir l'avant-fcène par des banquettes, lorfque M. le comte *de Lauraguais* donna les fommes néceffaires pour mettre les comédiens à portée de détruire cet ufage.

M. *de Voltaire* s'eft élevé contre l'indécence d'un parterre debout et tumultueux; et dans les nouvelles falles conftruites à Paris le parterre eft affis. Ses juftes réclamations ont été écoutées fur des objets plus importans. On lui doit en grande partie la fuppreffion des fépultures dans les églifes, l'établiffement des cimetières hors des villes, la diminution du nombre des fêtes, même celle qu'ont ordonnée des évêques qui n'avaient jamais lu fes ouvrages; enfin l'abolition de la fervitude de la glèbe et celle de la torture. Tous ces changemens fe font faits, à la vérité, lentement, à demi, et comme fi l'on eût voulu prouver en les fefant qu'on fuivait non fa propre raifon, mais qu'on cédait à l'impulfion irréfiftible que M. *de Voltaire* avait donnée aux efprits.

La tolérance qu'il avait tant prêchée s'eft établie peu de temps après fa mort en Suède et dans les Etats héréditaires de la maifon d'Autriche; et, quoi qu'on en dife, nous la verrons bientôt s'établir en France.

nos contemporains font de noble et d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il respire ; et si on en parle, on l'exténue, on le défigure : n'est-il plus, on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable et malheureux secouru par vous ; je veux qu'on sache que tandis que vous occupez votre loisir à faire revivre par les soins les plus coûteux et les plus pénibles un art utile perdu dans l'Asie qui l'inventa, vous faites renaître un secret plus ignoré, celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente. (2)

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions, qu'ils sont incapables de faire ; et c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cettte épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages ; et quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

(2) M. le comte de *Lauraguais* avait fait une pension au célèbre du *Marsais*, qui sans lui eût traîné sa vieillesse dans la misère. Le gouvernement ne lui donnait aucun secours, parce qu'il était soupçonné d'être jansénisme, et même d'avoir écrit en faveur du gouvernement contre les prétentions de la cour de Rome.

A MESSIEURS
LES PARISIENS. (*a*)

Messieurs,

Je ſuis forcé par l'illuſtre M. *F*..... de m'expoſer *vis-à-vis* de vous. Je parlerai ſur le *ton* du ſentiment et du reſpect; ma plainte ſera marquée au *coin* de la bienſéance, et éclairée du *flambeau* de la vérité. J'eſpère que M. *F*..... ſera confondu *vis-à-vis* des honnêtes gens qui ne ſont pas accoutumés à ſe prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *ſentimentés*, font *métier et marchandiſe* d'inſulter *le tiers et le quart*, ſans aucune *provocation*, comme dit *Cicéron* dans l'oraiſon *pro Murena*, page 4.

Meſſieurs, je m'appelle *Jérôme Carré*, natif de Montauban; je ſuis un pauvre jeune homme ſans fortune; et comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cauſe que M. *L. F*..... de *P*..... m'y perſécute, je ſuis venu implorer la protection des Pariſiens. J'ai traduit la comédie de l'Ecoſſaiſe de M. *Hume*. Les comédiens français, et les italiens, voulaient la repréſenter: elle aurait peut-être été jouée cinq ou ſix fois, et voilà que M. *F*..... emploie ſon autorité et ſon crédit pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens, quand il était jéſuite, les opprime aujourd'hui: il a fait une feuille entière contre moi; il commence par dire

(*a*) Cette plaiſanterie fut publiée la veille de la repréſentation.

méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire *ſuſpecter* d'être hérétique.

Enſuite il appelle M. *Hume*, M. *Home*; et puis il dit que M. *Hume* le prêtre, auteur de cette pièce, n'eſt pas parent de M. *Hume* le philoſophe. Qu'il conſulte ſeulement le journal encyclopédique du mois d'avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent ſoixante-treize journaux qui paraiſſent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137.

L'auteur de Douglas *eſt le miniſtre Hume, parent du fameux David Hume, ſi célèbre par ſon impiété.*

Je ne ſais pas ſi M. *David Hume* eſt impie: s'il l'eſt, j'en ſuis bien fâché, et je prie Dieu pour lui comme je le dois; mais il réſulte que l'auteur de l'Ecoſſaiſe eſt M. *Hume* le prêtre, parent de M. *David Hume*, ce qu'il fallait prouver, et ce qui eſt très-indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru ſon frère; mais qu'il ſoit frère ou couſin, il eſt toujours certain qu'il eſt l'auteur de l'Ecoſſaiſe. Il eſt vrai que dans le journal que je cite, l'Ecoſſaiſe n'eſt pas expreſſément nommée; on n'y parle que d'Agis et de Douglas; mais c'eſt une bagatelle.

Il eſt ſi vrai qu'il eſt l'auteur de l'Ecoſſaiſe que j'ai en main pluſieurs de ſes lettres, par leſquelles il me remercie de l'avoir traduite; en voici une que je ſoumets aux lumières du charitable lecteur.

My dear translator, mon cher traducteur, *you have committed many a blunder in your performance*, vous avez fait pluſieurs balourdiſes

dans

dans votre traduction : *you have quite impoverish'd the character of Wasp, and you have blotted his chastisement at the end of the drama.* . . . . . . vous avez affaibli le caractère de *Frélon*, et vous avez supprimé son châtiment à la fin de la pièce.

Il est vrai, et je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp, (ce mot *wasp* veut dire *frélon*) mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue ; et j'espère que Messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. *Hume* ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son *Wasp* sur la scène, et moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage ; j'ai aussi retranché quelque chose de miladi Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, et pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

M. *F*....., dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi *Frélon*, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, Messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage anglais dans la pièce de M. *Hume* ? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice : il

dit, page 115, que le bruit courut long-temps qu'il *avait été condamné aux galères*; et il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu: mais, je vous en supplie, que ce Monsieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais? Il parle des raisons qui *pouvaient*, dit-il, *lui avoir attiré ce malheur.* Je vous jure, Messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons; il peut y en avoir de bonnes, sans que M. *Hume* doive s'en inquiéter: qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'Ecossaise. Je vous demande, Messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, JEROME CARRÉ,

natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de St-Thomas du Louvre; car j'appelle *impasse*, Messieurs, ce que vous appelez *cul-de-sac*: je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cul ni à un sac: je vous prie de vous servir du mot d'*impasse*, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de cul, en dépit du sieur *F*...... ci-devant *J*......

AVERTISSEMENT.

CETTE lettre de M. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut représentée au commencement d'auguste 1760. On commença tard, et quelqu'un demandant pourquoi on attendait si long-temps ? *C'est apparemment*, répondit tout haut un homme d'esprit, *que F.... est monté à l'hôtel-de-ville.* Comme ce *F*..... avait eu l'inadvertance de se reconnaître dans la comédie de l'Ecossaise, quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut aussi. La comédie était sue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, et cependant elle fut reçue avec un succès prodigieux. *F*..... fit encore la faute d'imprimer dans je ne sais quelles feuilles, intitulées l'*Année littéraire*, que l'Ecossaise n'avait réussi qu'à l'aide d'une cabale composée de douze à quinze cents personnes, qui toutes, disait-il, le haïssaient et le méprisaient souverainement. Mais M. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales : tout Paris sait assez qu'il n'est pas à portée d'en faire ; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F*..... et il ne pouvait comprendre pourquoi tous les spectateurs s'obstinaient à voir *F*..... dans *Frélon*. Un Avocat à la seconde représentation s'écria, *Courage M. Carré*, vengez le public ; le parterre et les loges applaudirent à ces paroles par des batte-

mens de mains, qui ne finissaient point. *Carré*, au sortir du spectacle fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable, M. *Carré*, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme, dont les mœurs sont encore plus odieuses que la plume! Eh, Messieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale et d'intérêt.

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la femme de *F*.... Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un français nommé *F*..... et toute la France lui fesait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection: il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la pièce; il ne contribua en rien au vrai succès, car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris.

On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant eſtimé dans les provinces que dans la capitale: mais il eſt bien plus vraiſemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. *Hume* en a fait tout le ſuccès. Peignez un faquin, vous ne réuſſirez qu'auprès de quelques perſonnes; intéreſſez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en ſoit, voici la traduction d'une lettre de Milord *Boldtbinker* au prétendu *Hume*, au ſujet de ſa pièce de l'Ecoſſaiſe.

„ Je crois, mon cher *Hume*, que vous avez
„ encore quelque talent; vous en êtes comptable
„ à la nation: c'eſt peu d'avoir immolé ce vilain
„ *Frélon* à la riſée publique, ſur tous les théâtres
„ de l'Europe, où l'on joue votre aimable et
„ vertueuſe Ecoſſaiſe; faites plus, mettez ſur la
„ ſcène tous ces vils perſécuteurs de la litté-
„ rature, tous ces hypocrites noircis de vices,
„ et calomniateurs de la vertu; traînez ſur le
„ théâtre, devant le tribunal du public, ces
„ fanatiques enragés, qui jettent leur écume
„ ſur l'innocence, et ces hommes faux, qui vous
„ flattent d'un œil, et qui vous menacent de
„ l'autre, qui n'oſent parler devant un philo-
„ ſophe, et qui tâchent de le détruire en ſecret;
„ expoſez au grand jour ces déteſtables cabales
„ qui voudraient replonger les hommes dans
„ les ténèbres.

„ Vous avez gardé trop long-temps le silence ;
„ on ne gagne rien à vouloir adoucir les pervers,
„ il n'y a plus d'autre moyen de rendre les
„ lettres respectables que de faire trembler
„ ceux qui les outragent : c'est le dernier parti
„ que prit *Pope* avant que de mourir : il rendit
„ ridicules à jamais, dans sa Dunciade, tous ceux
„ qui devaient l'être : ils n'osèrent plus se
„ montrer, ils disparurent ; toute la nation lui
„ applaudit ; car si dans les commencemens
„ la malignité donna un peu de vogue à ces
„ lâches ennemis de *Pope*, de *Swift* et de leurs
„ amis, la raison reprit bientôt le dessus. Les
„ *Zoïles* ne sont soutenus qu'un temps. Le vrai
„ talent des vers est une arme qu'il faut employer
„ à venger le genre humain. Ce n'est pas les
„ *Pantolabes* et les *Nomentanus* seulement qu'il
„ faut effleurer ; ce sont les *Anitus* et les *Mélitus*
„ qu'il faut écraser. Un vers bien fait transmet
„ à la dernière postérité la gloire d'un homme
„ de bien, et la honte d'un méchant. Travaillez,
„ vous ne manquerez pas de matière, etc.

PREFACE.

La comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature est (*a*) de M. *Hume* pasteur de l'église d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres: il est parent et ami de ce célèbre philosophe M. *Hume*, qui a creusé avec tant de hardiesse et de sagacité les fondemens de la métaphysique et de la morale: ces deux philosophes font également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La comédie, intitulée l'*Ecossaise*, nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est par-tout la même: il a la naïveté et la vérité de l'estimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force et d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne et celui de *Freeport*, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France; et cependant, c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune: ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, et de montrer misérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les personnages; rien

(*a*) On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette pièce à M. *Hume*.

d'étranger au ſujet ; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui rempliſſent le vide de l'action. C'eſt une juſtice que nous ſommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru, par le conſeil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque choſe du rôle de *Frélon*, qui paraiſſait encore dans les derniers actes : il était puni, comme de raiſon, à la fin de la pièce ; mais cette juſtice qu'on lui rendait ſemblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'eſprit au dénouement.

De plus, le caractère de *Frélon* eſt ſi lâche et ſi odieux que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce perſonnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il eſt dans la nature ; car dans les grandes villes, où la preſſe jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces miſérables qui ſe font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* ſubalternes qui gagnent leur pain à dire et à faire du mal, ſous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme ſi les vers qui rongent les fruits et les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illuſtres ſavans, et pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces

deux

deux hommes de génie, qui ont présidé au dictionnaire encyclopédique, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très-judicieusement que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions et les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* est une espèce d'état en Angleterre: il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraissaient dignes du théâtre en France; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien; il se plaît quelquefois à tracer des objets dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères et sur toutes les conditions; que tout ce qui est dans la nature doit être peint; que nous avons une fausse délicatesse, et que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de M. *Hume*, qu'il a l'art de ne présenter son *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'est pas encore vif et touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lésard, une couleuvre dans un

coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de temps, de lieu et d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun et plus choquant que de voir deux acteurs sortir de la scène, et deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus; ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'Ecossaise.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'ame, préférable aux rires de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusques aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique: car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir; il n'est point rhétoricien; tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être!

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris; notre état et notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent

les ſpectacles, nous laiſſent dans l'impuiſſance de juger quel effet une pièce anglaiſe ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous ſommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ſes expreſſions, toujours fortes et toujours naturelles.

Ce qui eſt beaucoup plus important, c'eſt que cette comédie eſt d'une excellente morale, et digne de la gravité du ſacerdoce dont l'auteur eſt revêtu, ſans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainſi traitée eſt un des plus utiles efforts de l'eſprit humain. Il faut convenir que c'eſt un art, et un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits et des raiſonnemens. Il eſt aiſé d'apprendre la trigonométrie: mais tout art demande un talent, et le talent eſt rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce paſſage de notre compatriote *Montagne* ſur les ſpectacles.

« J'ai ſoutenu les premiers perſonnages ès
» tragédies latines de *Bucanam* et de *Guerante*,
» et de *Muret*, qui ſe repréſentèrent à notre
» collége de Guienne avec dignité. En cela,
» *Andreas Goveanus* notre principal, comme en

„ toutes autres parties de ſa charge, fut ſans
„ comparaiſon le plus grand principal de
„ France, et m'en tenait-on maître ouvrier.
„ C'eſt un exercice que je ne méſloue point
„ aux jeunes enfans de maiſon, et ai vu nos
„ princes depuis s'y adonner en perſonne,
„ à l'exemple d'aucuns des anciens, honneſte-
„ ment et louablement: il eſt loiſible même d'en
„ faire meſtier aux gens d'honneur et en Grèce,
„ *Ariſtoni tragico actori rem aperit: huic et*
„ *genus, et fortuna boneſta erant: nec ars,*
„ *quia nihil tale apud Græcos pudori eſt, ea*
„ *deformabat.* Car j'ai toujours accuſé d'im-
„ pertinence ceux qui condamnent ces esbate-
„ mens, et d'injuſtice ceux qui empêchent l'en-
„ trée de nos bonnes villes aux comédiens qui
„ le valent, et envient au peuple ces plaiſirs
„ publics. Les bonnes polices prennent ſoin
„ d'aſſembler les citoyens, et les rallier comme
„ aux offices ſérieux de la dévotion, auſſi aux
„ exercices et jeux. La ſociété et amitié s'en
„ augmente, et puis on ne leur concède des
„ paſſe-temps plus réglés que ceux qui ſe font
„ en préſence de chacun, et à la vue même du
„ magiſtrat; et trouverais raiſonnable que le
„ prince à ſes dépens en gratifiaſt quelquefois
„ la commune; et qu'aux villes populeuſes il y
„ eût des lieux deſtinés et deſpoſés pour ces

„ ſpectacles, quelque divertiſſement de pires
„ actions et occultes. Pour revenir à mon propos,
„ il n'y a tel que d'allécher l'appétit et l'affection,
„ autrement on ne fait que des aſnes chargés de
„ livres, on leur donne à coup de fouet, en
„ garde, leur pochette pleine de ſcience;
„ laquelle, pour bien faire, il ne faut pas
„ ſeulement loger chez ſoi, il la faut épouſer."

PERSONNAGES.

Maître FABRICE, tenant un café avec des appartemens.

LINDANE, Ecoſſaiſe.

Le Lord MONROSE, Ecoſſais.

Le Lord MURRAI.

POLLY, ſuivante.

FREEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant de Londres.

FRELON, écrivain de feuilles.

Ladi ALTON, *on prononce* Lédi.

Pluſieurs Anglais qui viennent au café.

Domeſtiques.

Un Meſſager d'Etat.

La ſcène eſt à Londres.

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(La scène représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain pied des appartemens dans le café. (*)

FABRICE, FRELON.

FRELON, *dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette.*

QUE de nouvelles affligeantes! des grâces répandues sur plus de vingt personnes! aucunes sur moi! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait son devoir; le beau mérite! Une pension à l'Inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers! une à un pilote! des places à des gens de lettres! et à moi rien! Encore, encore, et à moi rien. (*il jette la gazette et se promène.*) Cependant je rends service à l'Etat, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier.... et à moi rien! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je puis parvenir à

(*) On a fait hausser et baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre; la vraisemblance et la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille et ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du café.*)

Bon jour, Monsieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes: j'enrage.

FABRICE.

M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître: écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon?

FRELON.

C'est que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit; on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien; mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je suis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre, je dis un peu de mal des hommes; mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; et pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh pardi, M. Frélon, cette jeune personne-là n'est

guère faite pour vous ; car elle ne ſe vante jamais, et ne dit de mal de perſonne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connaît perſonne. N'en ſeriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice ?

FABRICE.

Oh non : elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air que je n'oſe jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs ſa vertu.....

FRELON.

Ha ha ha ha, ſa vertu !...

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire ? eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un domeſtique en livrée qui porte une malle : c'eſt quelque ſeigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCENE II.

Le lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

Vous êtes Monſieur Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous ſervir, Monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette ville.

O Ciel! daigne m'y protéger.... Infortuné que je fuis!... On m'a dit que je ferais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monfieur, toutes les commodités de la vie, un appartement affez propre, table d'hôte fi vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous; l'amufement de la converfation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à préfent qu'une jeune perfonne, très-belle et très-vertueufe.

FRELON.

Eh oui, très-vertueufe, eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeuneffe et la beauté ne font pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puiffe être en folitude.... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéreffante dans Londres?

FABRICE.

Monfieur Frélon peut vous en inftruire, car il en fait; c'eft l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus; il eft très-utile aux étrangers.

MONROSE, *en fe promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous foyez bien fervi.

(*il fort.*)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué : c'eſt un grand ſeigneur ſans doute, car il a l'air de ne ſe ſoucier de perſonne. Milord, permettez que je vous préſente mes hommages et ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point Milord ; c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon titre, et c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis ; quel eſt votre emploi dans la maiſon ?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Monſieur, je paſſe ma vie au café ; j'y compoſe des brochures, des feuilles ; je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaiſſance agréable ou utile, je ſuis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

FRELON.

Monſieur, c'eſt un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRÉLON, *se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café.* MONROSE *avance sur le bord du théâtre.*

MONROSE.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses ? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Écosse ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière, une fille me reste, errante comme moi, misérable et peut-être déshonorée ; et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(*un de ceux qui sont entrés dans le café frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Eh bien, tu étais hier à la pièce nouvelle ; l'auteur fut bien applaudi ; c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent ; toutes les denrées sont à bon marché, on nage dans une abondance pernicieuse ; je suis perdu, je suis ruiné.

FRELON, *écrivant.*

Cela n'est pas vrai, la pièce ne vaut rien, l'auteur est un sot, et ses protecteurs aussi ; les affaires publiques

n'ont jamais été plus mauvaifes ; tout renchérit ; l'Etat eft anéanti, et je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles font des feuilles de chêne ; la vérité eft que la philofophie eft bien dangereufe, et que c'eft elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque.

MONROSE, *toujours fur le devant du théâtre.*

Le fils de Milord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le fang du fils toutes les barbaries du père !

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne ; elle eft déteftable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteftable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les philofophes font baiffer les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambaffadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut fiffler la pièce qui réuffit, et ne pas fouffrir qu'il fe faffe rien de bon.

(*ils parlent tous quatre en même temps.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaifir de la fatire. Le cinquième acte fur-tout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandifes.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque ; ces philofophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième et le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE, *se tournant.*

Quel sabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu!

FABRICE, *arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi; sur-tout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*il se retire à part et dit à Fabrice.*) Ecoutez, un mot, Milord Falbridge est-il à Londres?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois.

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit: bon jour. Que la vie m'est odieuse!

(*il sort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne ferais point furpris qu'il allât fe tuer là-haut ; ce ferait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(les furvenans fortent pour dîner. Frélon eft toujours à la table où il écrit. Enfuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.)

SCENE IV.

FABRICE, Mlle POLLY, FRELON.

FABRICE.

Mademoiselle Polly, Mademoifelle Polly !

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte ?

FABRICE.

Seriez-vous affez complaifante pour venir dîner en compagnie ?

POLLY.

Hélas ! je n'ofe, car ma maîtreffe ne mange point ; comment voulez-vous que je mange ? Nous fommes fi triftes !

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne puis être gaie : quand ma maîtreffe fouffre, il faut que je fouffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc fecrètement ce qu'il vous faudra.

(il fort.)

FRELON, *se levant de sa table.*

Je vous suis, M. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse ? vous rebutez toutes mes prières.

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte !

FRELON.

Eh, de quelle sorte est-elle donc ?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRELON.

C'est-à-dire que si je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Assurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, et que la suivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raisons ; c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux et méchant.

FRELON.

C'est bien à ta maîtresse qui languit ici dans la pauvreté, et qui est nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtresse pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? ma maîtresse est très-riche : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie ; elle mange peu, c'est par régime, et vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons

sa

sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaissez-vous? que voulez-vous dire?

FRELON.

J'ai par-tout des correspondances.

POLLY.

O Ciel! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRELON.

Ah, ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque chose, et je suis le cher M. Frélon. Ah çà, je ne dirai rien; mais il faut...

POLLY.

Quoi?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc, cela n'est pas possible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi: vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable: nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles sont très à leur aise, de-là je conclus qu'elles meurent de faim: elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah je viendrai

à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon!
(*il sort.*)

SCENE V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples*, POLLY.

LINDANE.

AH! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon: il me donne toujours de l'inquiétude: on dit que c'est un esprit de travers, et un cœur de boue, dont la langue, la plume et les démarches sont également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je ferais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité et le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, et je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir; et Milord Murrai n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

POLLY.

Non, Madame; mais parce que Milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! souviens toi sur-tout de lui cacher toujours ma misère, et à lui, et à tout le monde; je veux bien vivre de pain et d'eau; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris: je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maîtreſſe, on s'en aperçoit aſſez en me voyant : pour vous, ce n'eſt pas de même ; la grandeur d'ame vous ſoutient : il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune ; vous n'en n'êtes que plus belle ; mais moi je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez priſe à votre ſervice en Ecoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'eſpérance : je ſupporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe : n'ayons d'obligation à perſonne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours ci. (*elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourriſſent et t'habillent : tu m'as aidée : il eſt beau de ne devoir notre ſubſiſtance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laiſſez-moi baiſer, laiſſez-moi arroſer de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de ſervir des reines. Que ne puis-je vous conſoler !

LINDANE.

Hélas ! Milord Murrai n'eſt point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte : s'il vient comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance?

LINDANE.

Eh comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine? Il ne sait rien, personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais; je suis une infortunée, dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite: il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Ecosse. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en Milord Falbridge. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbridge est revenu d'Espagne, il est à Windsor; j'attends son retour. Mais hélas! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; et puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés; et si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent, ils veulent se faire un droit de notre misère; et je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas! Milord Murrai ne viendra point!

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE *avec une serviette.*

FABRICE.

PARDONNEZ ... Madame ... Mademoiselle ... je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés ... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste ... entre nous, pardonnez ... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment ? quelle imagination ! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne ſuis qu'un homme ſimple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme ſi j'étais un homme de la cour : ma chère Dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?

FABRICE.

C'eſt un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte auſſi : deux afflictions miſes enſemble peuvent devenir une conſolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perſonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa cour ; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques ſoins....

LINDANE.

Je vous rends grâce avec ſenſibilité ; mais je n'ai beſoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez beſoin de rien, et vous n'avez pas le néceſſaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu impoſer ſi témérairement ?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah! Polly, il eſt deux heures, et Milord Murrai ne viendra point!

FABRICE.

Eh bien, Madame, ce Milord dont vous parlez, je ſais que c'eſt l'homme le plus vertueux de la cour; vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis? C'eſt peut-être votre parent?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtreſſe, je t'en avertis. Cette femme-là eſt incompréhenſible. Mais qui eſt donc cette autre dame qui entre dans mon café comme ſi c'était un homme? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah! ma chère maîtreſſe, c'eſt Miladi Alton, celle qui voulait épouſer Milord; je l'ai vu une fois roder près d'ici: c'eſt elle.

LINDANE.

Milord ne viendra point, c'en eſt fait, je ſuis perdue: pourquoi me ſuis-je obſtinée à vivre?

(*elles rentrent.*)

SCENE VII.

Ladi ALTON, *ayant traversé avec colère le théâtre et prenant Fabrice par le bras.*

SUIVEZ-MOI, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

Ladi ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diablesse de femme!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le Cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

Ladi ALTON.

Vous m'ofez affurer que cette aventurière eft une perfonne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour: vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand Milord y eft venu, il n'y eft point venu en fecret; elle l'a reçu en public, les portes de fon appartement ouvertes, ma femme préfente. Vous pouvez méprifer mon état: mais vous devez eftimer ma probité; et quant à celle que vous appelez une aventurière, fi vous connaiffiez fes mœurs, vous les refpecteriez.

Ladi ALTON.

Laiffez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh quelle femme! quelle femme!

Ladi ALTON, *elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, Ladi ALTON.

LINDANE.

Eh qui peut frapper ainsi ? et que vois-je ?

Ladi ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, Mademoiselle ?

LINDANE.

Hélas, Madame, voilà une étrange question.

Ladi ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux, mais cet amour-là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, et se jetter ensuite par la fenêtre ?

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

Ladi ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, Madame.

Ladi ALTON.

Répondez-moi, Milord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? et de quel droit venez-vous m'interroger ? suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

Ladi ALTON.

Je suis votre partie : si Milord vient encore vous voir, si vous flattez la passion de cet infidelle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

Ladi ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez: mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

Ladi ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaissez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites; voilà son portrait qu'il m'a donné; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je.....

LINDANE, *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vu, malheureuse!... Madame....

Ladi ALTON.

Eh bien?...

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

Ladi ALTON.

Gardez votre résolution et votre promesse; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, Madame; si vous continuïez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, et qu'est devenu votre courage?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injuftice, l'indigence; il y a cent traits qui s'émouffent fur un cœur noble; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*elles fortent.*)

SCENE III.

Ladi ALTON, FRELON.

Ladi ALTON.

QUOI! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! (*à Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez; m'avez-vous fervie? avez-vous employé vos correfpondances? m'avez-vous obéi? avez-vous découvert quelle eft cette infolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je fais qu'elle eft écoffaife, et qu'elle fe cache.

Ladi ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jufqu'à préfent.

Ladi ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc fervie?

FRELON.

Quand on découvre peu de chofe, on ajoute quelque chofe, et quelque chofe avec quelque chofe fait beaucoup. J'ai fait une hypothèfe.

Ladi ALTON.

Comment, pédant! une hypothèfe!

FRELON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le gouvernement.

Ladi ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai : elle eſt très-mal intentionnée, puiſqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un temps de trouble, une Ecoſſaiſe qui ſe cache eſt une ennemie de l'Etat.

Ladi ALTON.

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la choſe fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

Ladi ALTON.

Et tu ſerais capable de l'affirmer devant des gens de conſéquence ?

FRELON.

Je ſuis en relation avec des perſonnes de conſéquence. Je connais fort la maîtreſſe du valet de chambre d'un premier commis du miniſtre ; je pourrais même parler aux laquais de Milord votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée ; je ſuppoſerais même que le père eſt ici. Voyez-vous ? cela pourrait avoir des ſuites, et on mettrait votre rivale, pour ces mauvaiſes intentions, dans la priſon où j'ai déjà été pour mes feuilles.

Ladi ALTON.

Ah ! je reſpire ; les grandes paſſions veulent être ſervies par des gens ſans ſcrupule ; je veux que le vaiſſeau aille à pleines voiles, ou qu'il ſe briſe. Tu as raiſon ; une Ecoſſaiſe qui ſe cache, dans un temps où

tous les gens de son pays sont suspects, est surement une ennemie de l'Etat; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle; qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées: or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

Ladi ALTON.

Tu me parais subtil: il semble que tu ayes étudié à St-Omer. (*) Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCENE IV.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

VOILA, je l'avoue, le plus impudent, et le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, et lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance; je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état humble une fierté qui me plaît: elle est décente; on la dit sage; mais elle m'enlève mon

(*) Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au collége de Saint-Omer

amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître, fesons la paix ; vous êtes un honnête homme, vous, mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse et aimable.

Ladi ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCENE V.

FREEPORT *vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau*, FABRICE.

FABRICE.

Ah ! Dieu soit béni, vous voilà de retour, M. Freeport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FREEPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Eh, du chocolat, les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FREEPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FREEPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de ſottiſes. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez vous ? qui logez-vous à préſent ?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FREEPORT.

Il a raiſon : les hommes ne ſont pas bons à grand' choſe, fripons ou ſots : voilà pour les trois quarts ; et pour l'autre quart il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle eſt encore plus ſingulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, et qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon appartement ; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FREEPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle eſt bien plus qu'honnête ; elle eſt belle, pauvre et vertueuſe : entre nous, elle eſt dans la dernière miſère, et elle eſt fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point, ſa fierté eſt encore une vertu de plus; elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire, et à ne vouloir pas qu'on le ſache: elle travaille de ſes mains pour gagner de quoi me payer, ne ſe plaint jamais, dévore ſes larmes; j'ai mille peines à lui faire garder pour ſes beſoins l'argent de ſon loyer; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte: quand elle s'en aperçoit, ce ſont des querelles qu'on ne peut appaiſer, et c'eſt la ſeule qu'elle ait eue dans la maiſon: enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe et de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendreſſe.

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi; je n'admire perſonne, mais j'eſtime... Ecoutez; comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là; elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh! Monſieur, elle ne reçoit preſque jamais de viſites. Nous avions un Milord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler ſans que ma femme y fût préſente: depuis quelque temps il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on ſe retire: je hais la cohue auſſi-bien qu'elle: qu'on me la faſſe venir; où eſt ſon appartement?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela ſe puiſſe; où eſt la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (*il tire ſa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*il pouſſe la porte et entre.*)

SCENE VI.

LINDANE *paraiſſant toute effrayée*, POLLY *la ſuit*; FREEPORT, FABRICE.

LINDANE.

Eh mon Dieu! qui entre ainſi chez moi avec tant de fracas? Monſieur, vous me paraiſſez peu civil, et vous devriez reſpecter davantage ma ſolitude et mon ſexe?

FREEPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monſieur, ſi Madame le permet.

(*Freeport s'aſſied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup d'œil ſur Lindane et ſur Polly: il ôte ſon chapeau et le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous afféyez-vous pas quand je fuis affis.

LINDANE.

Monfieur, c'eft que vous ne devriez pas l'être, c'eft que je fuis très-étonnée, c'eft que je ne reçois point de vifite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je fuis très-connu; je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche; informez-vous de moi à la bourfe.

LINDANE.

Monfieur, je ne connais perfonne en ce pays-là, et vous me feriez plaifir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aifes, prenez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapifferie, et prenez du chocolat avec moi.... ou fans moi.... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE.

O Ciel! quelle vifite je reçois! Et Milord ne vient point! Cet homme bizarre m'affaffine; je ne pourrai m'en défaire; comment M. Fabrice a-t-il pu fouffrir cela? Il faut bien s'affeoir.

(elle s'affied, et travaille à fon ouvrage.)

(un garçon apporte du chocolat, Freeport en prend fans en offrir; il parle et boit par reprifes.)

FREEPORT.

Ecoutez. Je ne fuis pas homme à complimens; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puiffe dire d'une femme: vous êtes pauvre et vertueufe;

mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'eſt pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monſieur ?

FREEPORT.

Parbleu, c'eſt le maître de la maiſon, qui eſt un très-galant homme, et que j'en crois ſur ſa parole.

LINDANE.

C'eſt un tour qu'il vous joue; il vous a trompé, Monſieur; non pas ſur la fierté, qui n'eſt que le partage de la vraie modeſtie; non pas ſur la vertu, qui eſt mon premier devoir; mais ſur la pauvreté, dont il me ſoupçonne. Qui n'a beſoin de rien n'eſt jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, et cela eſt encore plus mal que d'être fière: je ſais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taiſez-vous; eſt-ce que vous êtes fière auſſi vous?

POLLY.

Oh l'original! l'original!

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me ſuis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne: c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes...

oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remercîment, point de reconnaiſſance ; gardez l'argent et le ſecret.

(*il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE, *ſe levant et ſe détournant.*

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle généroſité! mais quel outrage!

FREEPORT, *continuant à lire les gazettes, et à prendre ſon chocolat.*

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton ſi emphatique? *Le roi eſt venu en haute perſonne.* Eh, malotru! qu'importe que ſa perſonne ſoit haute ou petite? dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monſieur...

FREEPORT.

Eh bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me ſurprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je reſſens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter: recevez mon admiration; c'eſt tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus fingulière que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'efprit, de refufer un fecours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde?

FREEPORT.

Eh que veux-tu dire, toi? en quoi fuis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous fers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monfieur, il ne faut plus diffimuler; nous fommes dans la dernière misère, et fans la bonté attentive du maître du café, nous ferions mortes de froid et de faim. Ma maîtreffe a caché fon état à ceux qui pouvaient lui rendre fervice; vous l'avez fu malgré elle: obligez-la malgré elle à ne pas fe priver du néceffaire que le ciel lui envoie par vos mains généreufes.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtreffe.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT, *toujours lifant.*

Que difent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduifez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Milord, s'il m'aimait encore, s'il

me croyait capable d'une telle baffeffe? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun befoin de fecours, et j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu!

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très-mal de refufer. Milord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point: congédie honnêtement cet homme eftimable et groffier, qui fait donner, et qui ne fait pas vivre; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préfens, elle eft toujours foupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de fa vertu.

FREEPORT, *toujours prenant fon chocolat et lifant.*

Hem, que dit-elle là?

POLLY, *s'approchant de lui.*

Hélas, Monfieur, elle dit des chofes qui me paraiffent abfurdes; elle parle de foupçons; elle dit qu'une fille.....

FREEPORT.

Ah, ah! eft-ce qu'elle eft fille?

POLLY.

Oui, Monfieur, et moi auffi.

FREEPORT.

Tant mieux, elle dit donc qu'une fille?...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne fait ce qu'elle dit; pourquoi me foupçonner d'un deffein mal-honnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiselle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus, Polly, on dirait qu'il m'aime: oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je serais perdue.

POLLY, *allant vers Freeport.*

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure... comme vous vous aviserez je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuyerez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*il tire sa montre.*) Mon temps se perd, j'ai des affaires, serviteur.

LINDANE.

Allez, Monsieur, emportez mon estime et ma reconnaissance; mais sur-tout emportez votre argent, et ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle est folle.

LINDANE.

Fabrice! Monsieur Fabrice! à mon secours, venez.

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, Madame?

LINDANE, *lui donnant la bourse.*

Tenez, prenez cette bourse que Monsieur a laissée par mégarde; remettez-la lui, je vous en charge; assurez-le

de

de mon estime; et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, *prenant la bourse.*

Ah! Monsieur Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que Mademoiselle vous trompe, et qu'elle en a très-grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah! Monsieur Fabrice! est-ce vous qui me trahissez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*bas à M. Freeport.*) Je garderai cet argent, et il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne; son état et sa vertu me pénètrent l'ame.

FREEPORT.

Elles me font aussi quelque sensation; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, Madame; le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je sois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant; Milord ne m'aime plus; il m'abandonne depuis trois jours; il a

aimé mon impitoyable et ſuperbe rivale ; il l'aime encore ſans doute : c'en eſt fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'eſt une erreur qui doit finir.

(*elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît déſeſpérée ; hélas ! elle a ſujet de l'être ; ſon état eſt bien plus cruel que le mien ; une ſuivante a toujours des reſſources, mais une perſonne qui ſe reſpecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié ſa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand ſacrifice. Tiens, quand je ne ſerai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort : je te recommande à lui, mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embraſſe.*) Sois ſûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenſer moi-même, n'eſt pas la moins ſenſible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah, mon adorable maîtreſſe! que vous me faites verſer de larmes, et que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel deſſein horrible! quelle lettre! Dieu me préſerve de la lui rendre jamais! (*elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Milord ? Peut-être que votre réſerve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu ſans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille ?

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Milord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui perſécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de nobleſſe, qui nous a ravi notre exiſtence. Sans père, ſans mère, ſans bien, je n'ai que ma gloire et mon fatal amour. Je devais déteſter le fils de Murrai; la fortune qui me pourſuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâliſſez, vos yeux s'obſcurciſſent....

LINDANE.

Puiſſe ma douleur me tenir lieu du poiſon et du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! M. Fabrice, à l'aide! ma maîtreſſe s'évanouit.

FABRICE.

Au ſecours! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, M. le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

(*la femme et la ſervante de Fabrice et Polly emmènent Lindane dans ſa chambre.*)

LINDANE, *en ſortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouiffait ; mais ce ne fera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaifies de filles paffent vîte, et ne font pas dangereufes : que voulez-vous que je faffe à une fille qui fe trouve mal ? eft-ce pour cela que vous m'avez fait defcendre? Je croyais que le feu était à la maifon.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune perfonne en danger. Si l'Ecoffe a plufieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle eft d'Ecoffe.

FABRICE.

Oui, Monfieur, je ne le fais que d'aujourd'hui; c'eft notre fefeur de feuilles qui me l'a dit, car il fait tout, lui.

MONROSE.

Et fon nom, fon nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*il fe promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon

cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice et de barbarie ? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reſte ; j'aurai juſtice ou vengeance. O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai donc tout perdu ſans reſſource ! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau déteſtable de la vie !

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monſieur, elle a repris ſes ſens ; elle ſe porte très-bien ; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah ! ce n'eſt que cela. Il faut que je ſorte, que j'aille, que je haſarde... oui... je le veux.

(*il ſort.*)

FABRICE.

Cet homme ne ſe ſoucie pas des filles qui s'évanouiſſent. S'il avait vu Lindane, il ne ferait pas ſi indifférent.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Ladi ALTON, ANDRÉ.

Ladi ALTON.

OUI, puifque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici ; il y viendra fans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raifon ; une Ecoffaife cachée ici dans ce temps de trouble ! elle confpire contre l'Etat ; elle fera enlevée, l'ordre eft donné : ah ! du moins, c'eft contre moi qu'elle confpire ! c'eft de quoi je ne fuis que trop sûre. Voici André, le laquais de Milord ; je ferai inftruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de Milord, n'eft-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Elle eft pour moi ?

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

Ladi ALTON.

Comment ? ne m'en avez-vous pas apporté plufieurs de fa part ?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eft pas pour vous ; c'eft pour une perfonne qu'il aime à la folie.

Ladi ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame, il vous aimait si tranquillement! mais ici ce n'est pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour et nuit; il ne parle que de sa chère Lindane; cela est tout différent, vous dis-je.

Ladi ALTON.

Le perfide! le méchant homme! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi; n'est-elle pas sans dessus?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi?

ANDRÉ.

Oui, mais elle est pour Lindane.

Ladi ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi, et pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah *oui*, Madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié..... mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

Ladi ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres se ressemblent. Si Mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh! je fais bien mes commissions, moi! (*Il sort.*)

Ladi ALTON *ouvre la lettre et lit.*

Lifons : *Ma chère, ma refpectable, ma vertueufe Lindane...* il ne m'en a jamais tant écrit... *il y a deux jours, il y a un fiècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'eft pour vos feuls intérêts : je fais qui vous êtes, et ce que je vous dois : je périrai, ou les chofes changeront. Mes amis agiffent ; comptez fur moi, comme fur l'amant le plus fidelle, et fur un homme digne peut-être de vous fervir.*

(*après avoir lu.*)

C'eft une confpiration, il n'en faut point douter ; elle eft d'Ecoffe, fa famille eft mal intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Ecoffe ; fes amis agiffent, il court jour et nuit ; c'eft une confpiration. Dieu merci, j'ai agi auffi ; et fi elle n'accepte pas mes offres, elle fera enlevée dans une heure, avant que fon indigne amant la fecoure.

SCENE II.

Ladi ALTON, POLLY, LINDANE.

Ladi ALTON *à Polly, qui paffe de la chambre de fa maîtreffe dans une chambre du café.*

MADEMOISELLE, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtreffe qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des chofes très-agréables à lui dire ; qu'il s'agit de fon bonheur, (*avec emportement*) et qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure : entendez-vous ? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame ! nous ne craignons rien ; mais votre phyfionomie me fait trembler.

Ladi

Ladi ALTON.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

Ladi ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Milord pour jamais, et qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas, Madame, c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

Ladi ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; et quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale. (*elle sort.*)

Ladi ALTON *seule.*

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidelle amant! passion funeste! je suffoque.

SCENE III.

FREEPORT, MONROSE *paraissent dans le café avec* la femme de Fabrice, la servante, les garçons du café, *qui mettent tout en ordre;* FABRICE, Ladi ALTON.

Ladi ALTON *à Fabrice.*

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici souvent: c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous souhaiterions.....

Ladi ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. (*elle sort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente!

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites songer; elle est, comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE, *à part.*

Ah! j'ai d'autres affaires en tête... Malheureux que je suis!

FREEPORT.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque: cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature: beau

maintien, conduite ſage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois... C'eſt dommage qu'elle ſoit ſi fière.

MONROSE *à Freeport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi ? non.... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, ſi j'étais riche, et ſi elle le méritait.

FREEPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*il prend les gazettes.*) Ah, ah, voyons ce que diſent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le lord Falbridge mort !

MONROSE, *s'avançant.*

Falbridge mort ! le ſeul ami qui me reſtait ſur la terre ! le ſeul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne ceſſeras jamais de me perſécuter !

FREEPORT.

Il était votre ami ? j'en ſuis fâché.... *D'Edimbourg le* 14 *avril..... On cherche par-tout le lord Monroſe, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juſte Ciel ! qu'entends-je ! hem, que dites-vous ? milord Monroſe condamné à....

FREEPORT.

Oui parbleu, le lord Monroſe.... liſez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE *lit.*

(*froidement.*)

Oui cela eſt vrai.... (*à part.*) Il faut ſortir d'ici.

la maison est trop publique.... Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme, (*à son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.*) Hé, va faire seller mes chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte: elle est fort jolie, et fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, UN MESSAGER d'Etat.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monsieur; en quoi puis-je vous servir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, et des appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecossaise nommée Lindane?

LINDANE.

Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle eſt jolie et honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'aſſurer d'elle de la part du gouvernement ; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Ecoſſaiſe qu'on arrête ! et le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? elle eſt peut-être ainſi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la priſon. Ah ! pourquoi eſt-elle née ?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : fi, que cela eſt vilain ! vous êtes un grand brutal, M. le Meſſager d'Etat.

FABRICE.

Ouais ! mais ſi c'était une aventurière, comme le diſait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maiſon. . . . me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ſes raiſons, je le vois bien. . . Non, non, elle eſt très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnement, en priſon, ou caution ; c'eſt la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, ma perſonne.

LE MESSAGER.

Votre perſonne, et rien, c'eſt la même choſe ; votre maiſon ne vous appartient peut-être pas, votre bien, où eſt-il ? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon M. Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FREEPORT.

Belle demande! apparemment... M. le Messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille.... autant que je peux.... mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Freeport et le messager vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'est pas complimenteur, mais il rend service en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles ames... Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort!.. Que fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCENE VI.

MONROSE, *ſeul.*

On arrête une jeune Ecoſſaiſe, une perſonne qui vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au gouvernement! Je ne ſais... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendriſſement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE, *apercevant* POLLY *qui paſſe.*

Mademoiselle, un petit mot, de grâce... Etes-vous cette jeune et aimable perſonne née en Ecoſſe, qui....

POLLY.

Oui, Monſieur, je ſuis aſſez jeune; je ſuis Ecoſſaiſe, et pour aimable, bien des gens me diſent que je le ſuis.

MONROSE.

Ne favez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

POLLY.

Oh non, Monfieur, il y a fi long-temps que je l'ai quitté.

MONROSE.

Et qui font vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, et ma mère avait fervi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah, j'entends, c'eft vous apparemment qui fervez cette jeune perfonne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous favez fans doute qui eft votre maîtreffe?

POLLY.

Oui, Monfieur, c'eft la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageufe dans le malheur.

MONROSE.

Elle eft donc malheureufe?

POLLY.

Oui, Monfieur, et moi auffi; mais j'aime mieux la fervir que d'être heureufe.

MONROSE.

Mais je vous demande fi vous ne connaiffez pas fa famille?

POLLY.

Monfieur, ma maîtreffe veut être inconnue : elle n'a point de famille; que me demandez-vous là ? pourquoi ces queftions?

MONROSE.

Une inconnue! O Ciel, si long-temps impitoyable! s'il était possible qu'à la fin je pusse!... mais quelles vaines chimères! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse?

POLLY.

Oh pour son âge, on peut le dire; car elle est bien au-dessus de son âge; elle a dix huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans!... hélas! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau: dix huit ans?...

POLLY.

Oui, Monsieur, et moi je n'en ai que vingt-deux: il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge?

MONROSE.

Dix-huit ans, et née dans ma patrie! et elle veut être inconnue! je ne me possède plus: il faut avec votre permission que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens.

Hélas ! elle n'eſt pas de ces filles qui s'évanouiſſent pour peu de choſe. Elle eſt à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment eſt un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grâce, Monſieur, ménagez ſa faibleſſe et ſes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreſſement. Je ſuis ſon compatriote ; je partage toutes ſes afflictions ; je les diminuerai peut-être ; ſouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiſſe entretenir votre maîtreſſe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez ; attendez encore quelques momens. Les filles qui ſe ſont évanouies ſont bien long-temps à ſe remettre avant de recevoir une viſite. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

MONSIEUR, n'y a-t-il perſonne là ?

MONROSE.

Que j'attends ſon retour avec des mouvemens d'impatience et de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE, *se tournant.*

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes ; mais on est venu me demander qui vous étiez : on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, et je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi ; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne sais... où j'étais... je vous entendais à peine .. Que faire ? où aller, mon cher hôte ? Je ne puis partir sans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, et sur-tout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Ecossaise.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON *dans le café à une table.* FREEPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, Monsieur Frélon ; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux ; quelle mouche vous pique, Monsieur Fabrice ?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café passera pour une boutique de poisons.

FREEPORT, *se retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous ?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous ? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon ; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT *à Frélon.*

Un fripon... entendez-vous ? cela passe la raillerie.

FRELON.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût ; vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande votre café; c'eſt moi qui l'ai mis à la mode; c'eſt ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation! celle d'un eſpion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, ſi je répète ce qu'on dit) et d'un mauvais auteur!

FRELON.

Monſieur Fabrice, Monſieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs, mais pour ma réputation d'auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez-là vos écrits; ſavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir voulu perdre Mademoiſelle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne f..is pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être Ecoſſaiſe, et qui avez auſſi accuſé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoſſais.

FRELON.

Eh bien, quel mal y a-t-il à être de ſon pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu pluſieurs conférences avec les gens de cette dame ſi colère qui eſt venue ici, et avec ceux de ce Milord qui n'y vient plus; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre Milord.

FREEPORT.

Un Milord! adieu. Je n'aime pas plus les grands ſeigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'eſt pas un grand ſeigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je ſors. Mon ami, je ne ſais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecoſſaiſe: je reviendrai inceſſamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler ſérieuſement; ſerviteur. Cette Ecoſſaiſe eſt belle et honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je penſe beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

Lord MURRAI, *penſif et agité.* FRELON, *lui feſant la révérence, qu'il ne regarde pas.* FABRICE *s'éloignant un peu.*

Lord MURRAI *à Fabrice, d'un air diſtrait.*

Je ſuis très-aiſe de vous revoir, mon brave et honnête homme: comment ſe porte cette belle et reſpectable perſonne que vous avez le bonheur de poſſéder chez vous?

FABRICE.

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu: mais je ſuis ſûr qu'elle ſe portera mieux aujourd'hui.

Lord MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés! Grâces à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami, (*à Fabrice.*) laissez-moi parler en particulier à cet homme, (*en montrant Frélon.*)

FRELON *à Fabrice.*

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, *en sortant.*

Je ne vois point cela.

Lord MURRAI *à Frélon.*

Mon ami!

FRELON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome?...

Lord MURRAI.

Non: il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse; c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'Etat?

FRELON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

Lord MURRAI, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu service sans le savoir, je ne regarde pas à l'intention: on prétend que vous vouliez nuire, et que vous avez fait du bien; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait: mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme, et de mademoiselle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand-merci, Monſeigneur : tout le monde me dit des injures, et me donne de l'argent ; je ſuis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

Lord MURRAY, POLLY.

Lord MURRAI, *ſeul un moment.*

Un vieux gentilhomme arrivé d'Ecoſſe, Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il était poſſible que je puſſe réparer les torts de mon père ! ſi le ciel permettait!.. Entrons. (*à Polly qui ſort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aye paſſé tant de temps ſans venir ici ? deux jours entiers ! .. je ne me le pardonnerais jamais, ſi je ne les avais employés pour la reſpectable fille de milord Monroſe ; les miniſtres étaient à Vindſor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inſpira bien quand tu te rendis à mes prières, et que tu m'appris le ſecret de ſa naiſſance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maîtreſſe me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre abſence lui a cauſé aujourd'hui un aſſez long évanouiſſement, et je me ſerais évanouie auſſi, ſi je n'avais pas eu beſoin de mes forces pour la ſecourir.

Lord MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouiſſement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Milord, j'accepte vos dons ; je ne ſuis pas ſi fière

que

que la belle Lindane, qui n'accepte rien, et qui feint d'être à fon aife, quand elle eft dans la plus extrême indigence.

Lord MURRAI.

Jufte Ciel! la fille de Monrofe dans la pauvreté! malheureux que je fuis! que m'as-tu dit? combien je fuis coupable! que je vais tout réparer! que fon fort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'eft la feule fois de fa vie qu'elle vous trompera.

Lord MURRAI.

Entrons, entrons vîte; jetons-nous à fes pieds, c'eft trop tarder.

POLLY.

Ah, Milord! gardez-vous-en bien: elle eft actuellement avec un gentilhomme, fi vieux, fi vieux, qui eft de fon pays, et ils fe difent des chofes fi intéreffantes!

Lord MURRAI.

Quel eft-il ce vieux gentil-homme, pour qui je m'intéreffe déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

Lord MURRAI.

O deftinée! Jufte Ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je défire qu'il foit? Et que fe difaient-ils, Polly?

POLLY.

Milord, ils commençaient à s'attendrir; et comme ils s'attendriffaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fuffe préfente, et je fuis fortie.

SCENE IV.

Ladi ALTON, Lord MURRAI, POLLY.

Ladi ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre et de votre intrigue.

Lord MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout. (*à part.*) Quel contre-temps effroyable!

Ladi ALTON.

Monstre, perfide!

Lord MURRAI.

Je puis être un monstre à vos yeux, et je n'en suis pas fâché; mais pour perfide, je suis très loin de l'être: ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

Ladi ALTON.

Après une promesse de mariage! scélérat! après m'avoir juré tant d'amour!

Lord MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

Ladi ALTON.

Eh, qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

Lord MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens; je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

Ladi ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

Lord MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur et pour les grâces.

Ladi ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

Lord MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

Ladi ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je sais qui elle est; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je sais tout: des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout; et bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

Lord MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

Lord MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez....

Ladi ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(elle sort.)

SCENE V.

Lord MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI.

Que prétend cette furie? que la jalousie est affreuse! O Ciel! fais que je sois toujours amoureux, et jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, et cet étranger; que veut-elle dire? fait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le suis aussi; et sans un gros homme, qui est la bonté même, et qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle: on m'avait fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de se taire avec vous?

Lord MURRAI.

Qu'ai-je entendu? quelle aventure! et que de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer; la vertu m'inspirait; le crime s'oppose à tout ce que je tente; il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. *(il sort.)*

POLLY *seule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

MONROSE.

CHAQUE mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! et témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante et si malheureuse avec des sentimens si nobles.

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs ; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe et la mollesse, cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance !

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence ; il est proscrit lui-même ; on le cherche ; je l'exposerais peut-être si je me nommais ; vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement, mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée et prisonnière ; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'essuyant ses yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je succombe! Quel moment, et quel souvenir! Chère et malheureuse épouse!..... fils heureux d'être mort, et de n'avoir pas vu tant de désastres! Reconnaîtriez-vous ce portrait? (*il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? est-ce un songe? c'est le portrait même de ma mère; mes larmes l'arrosent, et mon cœur qui se fend s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'eſt-là votre mère, et je ſuis ce père infortuné dont la tête eſt proſcrite, et dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je reſpire à peine ! Où ſuis-je? Je tombe à vos genoux! voici le premier inſtant heureux de ma vie . . . O mon père!... hélas ! comment oſez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaiſſez toutes les infortunes de notre maiſon ; vous ſavez que la maiſon des Murrai, toujours jalouſe de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée; j'ai tout perdu. Il me reſtait un ami, qui pouvait par ſon crédit me tirer de l'abyme où je ſuis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecoſſe, que ma tête y eſt à prix ; c'eſt ſans doute le fils de mon ennemi qui me perſécute encore ; il faut que je meure de ſa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne haſarde qu'un reſte de jours déjà proſcrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes! que faire? quel parti prendre? Ah mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père ſi malheureux.

LINDANE.

Je fuis plus à plaindre que vous ne penfez... Etes-vous bien réfolu à cette entreprife funefte ?

MONROSE.

Réfolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui font peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas expofer à l'horreur de vous perdre lorfque je vous retrouve.... ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendriffez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous ceffiez de vous expofer, que vous quittiez cette ville fi dangereufe pour vous.... et pour moi.... Oui, c'en eft fait, mon parti eft pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous.... oui, à tout.... je fuis prête à vous fuivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreufe des Orcades ; je vous y fervirai de mes mains ; c'eft mon devoir, je le remplirai... C'en eft fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puifque vous avez le courage de vous attacher à ma funefte deftinée ;

je

je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, et recevez encore mes embrassemens et mes larmes.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus milord Murrai, je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiselle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici ! et il ne m'a point vue ! c'est-là le comble. O mon malheureux père ! que ne suis-je partie plus tôt ?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable miladi Alton....

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoiselle, écoutez-moi donc ; je vous jure que Milord....

LINDANE.

Lui perfide ! c'est ainsi que sont faits les hommes ! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Milord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour; je ne sais où je vais; je ne sais ce que je deviendrai: mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien: reprenez vos esprits, ma chère maîtresse: on vous aime.

LINDANE.

Ah, Polly! es-tu capable de me suivre?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi: ne me parle point de Milord: hélas! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi.....

POLLY.

Eh bien?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout: les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, et sois prête à partir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

FABRICE.

Cela perce le cœur, Mademoiſelle; Polly fait votre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, et vous, Monſieur, à qui je dois tant; vous qui avez déployé un caractère ſi généreux; vous qui ne me laiſſez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits; je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'eſt-ce donc que tout cela? qu'eſt-ce que c'eſt que ça? qu'eſt-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller, eſt-ce que vous craignez quelque choſe? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme qui eſt de ſon pays, fait auſſi ſon paquet. Mademoiſelle pleurait, et ce Monſieur pleurait auſſi, et ils partent enſemble: je pleure auſſi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela eſt ſot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette beſogne. Je ſuis affligé, je ne le cache pas; et quoiqu'elle ſoit fière, comme je le lui ai dit, elle eſt ſi honnête qu'on eſt fâché de la perdre. Je veux que

vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien.... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on? ne manquez pas de m'écrire,... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance; et si jamais la fortune....

FREEPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serais très-aise de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'esprit au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

O Ciel! autre infortune! autre humiliation! quoi! il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que Milord... et mon père....

FREEPORT *à Fabrice.*

Oh qu'à cela ne tienne; quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie; il ne faut point gêner les filles; je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

SCENE II.

Lord MURRAI, et ses gens, *dans l'enfoncement*; LINDANE, et les Acteurs précédens, *sur le devant*.

Lord MURRAI, *à ses gens*.

RESTEZ ici, vous: vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*il tire un papier de sa poche et le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane.

LINDANE, *à Polly*.

Hélas! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

FREEPORT.

Ce Milord-là vient toujours mal à propos; il est si beau et si bien mis qu'il me déplaît souverainement; mais après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance et mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point.... je vous verrai pourtant encore une fois: je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.

SCENE III.

Lord MURRAI, LINDANE, POLLY.

Lord MURRAI.

ENFIN donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes! elle ne vous convient pas; une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baissez les yeux, et vous pleurez! quel est ce gros homme qui vous parlait? vous aurait-il causé quelque chagrin? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

Lord MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous. Si en revenant ici, j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu! moi ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

Lord MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; sa

méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse : qu'elle rappelle la vôtre. Ah ! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, et l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom.

LINDANE.

Qui vous l'a dit ?

Lord MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi ! tu m'as trahie ?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même ; je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien, vous me connaissez ; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons ; votre père a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher, et vous son fils ! vous ! vous osez m'aimer.

Lord MURRAI.

Je vous adore, et je le dois ; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père : c'est une justice de la Providence ; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage, daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père !

LINDANE.

Hélas ! et il faut que je parte, et que je vous quitte pour jamais.

Lord MURRAI.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, secondez-moi bien.

Lord MURRAI.

Eh, qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

Lord MURRAI.

Votre père? eh, où est-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il est ici; il m'emmène, c'en est fait.

Lord MURRAI.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voie; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

Lord MURRAI.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel, que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher; si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque temps.

Lord MURRAI.

Ah! que c'eſt avec regret! mais vous m'y forcez; je vais rentrer; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les ſiennes de ſes mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

Allons, ma chère fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez ſouffrir que je reſte encore.

MONROSE.

Quoi! après m'avoir ſi fort preſſé vous-même de partir, après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts où nous allons cacher nos diſgraces! avez-vous changé de deſſein? avez-vous retrouvé et perdu en ſi peu de temps le ſentiment de la nature?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en ſuis incapable.... je vous ſuivrai.... mais, encore une fois, attendez quelque temps; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours ſi remplis d'orages; ne me refuſez pas des inſtans précieux.

MONROSE.

Ils ſont précieux en effet, et vous les perdez; ſongez-vous que nous ſommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrètée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père perir par le dernier ſupplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi ; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé.... cependant j'avais quelque espoir..... n'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah malheureuse!

SCENE V.

FREEPORT et FABRICE *paraissant d'un côté, tandis que* MONROSE et sa fille *parlent de l'autre.*

FREEPORT *à Fabrice.*

Sa suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point, j'en suis bien aise: je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point, mais elle est si bien née que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble.... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE *à Freeport.*

Adieu, Monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela: vous devriez rester: il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCENE VI et dernière.

Les Acteurs précédens, Le lord MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

Lord MURRAI.

AH! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô Ciel! qui m'avez secondé.

FREEPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit Milord? Que cet homme me choque avec ses grâces!

MONROSE *à sa fille, tandis que milord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon père, c'est.... ô Ciel! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est milord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai! grand Dieu! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs! (*il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, c'est ainsi que vous me trahissez?

FABRICE, *se jetant au-devant de Monrose.*

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie? les volontés sont libres, laissez-les faire.

Lord MURRAI, *toujours au fond du théâtre, à Monrose.*

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs!

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encore une fois.....

Lord MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*il tire son épée.*)

LINDANE *entre les bras de Polly.*

Cruel!... vous oseriez!...

Lord MURRAI.

Oui, j'ose.... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi: (*il jette son épée.*) c'est ainsi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre!

Lord MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez, et connaissez-moi (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je? ma grâce! le rétablissement de ma maison! O Ciel! et c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout? Ah mon bienfaiteur!... (*il veut se jeter à ses pieds.*) vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah que je ſuis heureuſe! mon amant eſt digne de moi.

Lord MURRAI.

Embraſſez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas! et comment reconnaître tant de généroſité?

Lord MURRAI, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompenſe.

MONROSE.

Le père et la fille ſont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiſelle n'était pas faite pour moi; mais après tout, elle eſt tombée en bonnes mains, et cela me fait plaiſir.

Fin du cinquième et dernier acte.

LE DROIT DU SEIGNEUR,

COMEDIE.

Repréfentée à Paris, en 1762, en cinq actes, fous le nom de l'ECUEIL DU SAGE, qui n'était pas fon véritable titre; remife au théâtre en 1778, en trois actes, après la mort de l'auteur.

PERSONNAGES.

Le Marquis du CARRAGE.

Le Chevalier de GERNANCE.

METAPROSE, Bailli.

MATHURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domeſtique.

ACANTE, élevée chez *Dignant.*

BERTHE, ſeconde femme de *Dignant.*

COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domeſtiques.

La ſcène eſt en Picardie, et l'action du temps de Henri II.

LE DROIT DU SEIGNEUR,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Ecoutez-moi, Monſieur le Magiſter;
Vous ſavez tout, du moins vous avez l'air
De tout ſavoir; car vous liſez ſans ceſſe
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtreſſe
S'appelle Acante, et n'a point d'autre nom?
D'où vient celà?

LE BAILLI.

Plaiſante queſtion!
Eh, que t'importe?

MATHURIN.

Oh! cela me tourmente:
J'ai mes raiſons.

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acante.
C'eſt un beau nom, il vient du grec *Antos*,
Que les latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos ſe traduit par *Fleur*; et ta future
Eſt une fleur que la belle nature

Pour la cueillir façonna de sa main ;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom ? chaque père à sa guise
Donne des noms aux enfans qu'on baptise.
Acante a pris son nom de son parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acante vient du grec ?

LE BAILLI.

Chose certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il ?

LE BAILLI.

Ah ! qu'il vienne
De Picardie ou d'Artois, un savant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi ; ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne sais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est :
Ma maîtresse est villageoise, et je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.
Acante, soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant ;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît aussi rechigner dans son ame.
Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De supporter que Mathurin la cueille.
Elle est hautaine et dans soi se recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas ;

Et quand je parle, elle n'écoute pas :
Et n'eût été Berthe sa belle-mère,
Qui haut la main régente son vieux père,
Ce mariage en mon chef résolu
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'est enfin, et de manière exacte ;
Chez ses parens je t'en dresserai l'acte ;
Car si je suis le magister d'ici,
Je suis bailli, je suis notaire aussi ;
Et je suis prêt dans mes trois caractères
A te servir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu ? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah ! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très-pressé.... Voyez-vous ? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance ;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;
Mais l'être seul !... il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit : et quand donc ?

MATHURIN.

Tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Oui ; mais Colette à votre sacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous et vos biens ; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'arranger déformais,
Car je fuis riche et coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaifir, et non pas pour le fien.
Je n'aime plus Colette: c'eft Acante,
Entendez-vous? qui feule ici me tente.
Entendez-vous, Magifter trop rétif?

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien: vous êtes trop hâtif;
Et pour figner vous devriez attendre
Que Monfeigneur daignât ici fe rendre;
Il vient demain, ne faites rien fans lui.

MATHURIN.

C'eft pour cela que j'époufe aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment?

MATHURIN.

Eh oui: ma tête eft peu favante;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos feigneurs de ce canton Picard.
C'eft bien affez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos époufes.
Des Mathurins les têtes font jaloufes:
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit!

LE BAILLI.

Mais il eft fort honnête.
Il eft permis de parler tête à tête

A sa sujette, afin de la tourner
A son devoir, et de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette disciple à qui je me destine;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher: c'est le droit du seigneur;
Et c'est à nous, en personnes discrètes,
A nous soumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit?

LE BAILLI.

Ah! depuis bien long-temps
C'est établi.... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh! point du tout.... c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De Monseigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient sur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais! nos aïeux étaient donc de grands sots!

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATHURIN.

Pourquoi cela? sommes-nous pas pétris
D'un seul limon, de lait comme eux nourris?

N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes?
Et mieux tournés, et plus forts, plus ingambes?
Une cervelle avec quoi nous penſons
Beaucoup mieux qu'eux? car nous les attrapons.
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons,
Comme un berger fait tondre ſes moutons.
Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondément. Je vois notre naiſſance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se reſſembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle différente?
Je n'en vois pas la raiſon: ça tourmente.
Les Mathurins et les godelureaux,
Et les baillis, ma foi, ſont tous égaux.

LE BAILLI.

C'eſt très-bien dit, Mathurin; mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué ſur le dos
Réfuterait puiſſamment leurs propos:
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raiſon; ça m'embarraſſe;
Oui, ça pourrait me donner du ſouci.
Mais palſembleu, vous m'avoûrez auſſi
Que quand chez moi mon valet ſe marie,
C'eſt pour lui ſeul, non pour ma ſeigneurie;
Qu'à ſa moitié je ne prétends en rien;
Et que chacun doit jouir de ſon bien.

LE BAILLI.

Si les pet'ts à leurs femmes ſe tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.

Que ton esprit est bas, lourd et brutal!
Tu n'as pas lu le code *féodal.*

MATHURIN.

Féodal! qu'est-ce?

LE BAILLI.

Il tient son origine.
Du mot *fides* de la langue latine:
C'est comme qui dirait...

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.
(*il menace le Bailli, qui parle toujours en reculant; et Mathurin court après lui.*)

LE BAILLI.

Je suis Bailli, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *foi.* Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A Monseigneur le marquis du Carrage?
Que tu lui dois dixmes, champart, argent?
Que tu lui dois....

MATHURIN.

Bailli outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;
Mais palsandié je ne dois point ma femme,
Maudit Bailli!

LE BAILLI, *en s'en allant.*

Va, nous savons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

SCENE II.

MATHURIN *seul.*

CHIEN de Bailli ! que ton latin m'irrite !
Ah ! sans latin marions-nous bien vite ;
Parlons au père, à la fille sur-tout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis.... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,
C'était Colette, et j'ai vu la friponne
Pour mes écus muguetter ma personne ;
J'ai voulu rompre, et je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acante, et je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse, et son allure est fière :
Moi, je le suis ; et dès que je l'aurai,
Tout aussi-tôt je vous la réduirai :
Car je le veux. Allons....

SCENE III.

MATHURIN, COLETTE, *courant après.*

COLETTE.

Je t'y prends ; traître.

MATHURIN, *sans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître ?

MATHURIN.

MATHURIN.

Si fait.... bonjour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin!
Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je suis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me fesais faire
Par le Bailli qui n'y comprenait rien,
Ni toi, ni moi; mais tout allait fort bien:
Tout est passé, lâche! tu me délaisses?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,
Tant de bouquets acceptés et rendus,
C'en est donc fait? je ne te plais donc plus?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, misérable?

MATHURIN.

Mais, je t'aimais; je n'aime plus. Le diable
A t'épouser me poussa vivement;
En sens contraire il me pousse à présent;
Il est le maître.

COLETTE.

Eh va, va, ta Colette
N'est plus si sotte, et sa raison s'est faite.
Le diable est juste, et tu diras pourquoi

Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maître au village?
Tu penses donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un marquis?
C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante!
Toi, Mathurin, me quitter pour Acante!

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison?

MATHURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison:
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as paru un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence:
La chose est faite; adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître, je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon père était procureur: ma famille
A du crédit, et j'en ai, je suis fille;
Et Monseigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état:
Nous apprendrons à ta mine insolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente eſt dangereuſe ; il faut
Voir le beau-père, et conclure au plutôt.

SCENE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATHURIN.

ALLONS, beau-père, allons bacler la choſe.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppoſe
A ſes contrats, à ſes noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.
(*à Acante.*)
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voiſine,
De vous laiſſer enjoler ſur ſa mine :
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chaſſez cet homme.

ACANTE.

Hélas ! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers !... tout ce train-là me laſſe ;
Je ſuis têtu : je veux que tout ſe paſſe
A mon plaiſir, ſuivant mes volontés ;
Car je ſuis riche.... Or, beau-père, écoutez ;
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décraſſe, et j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à ſel ; ça n'eſt pas mal.

Mon fils fera confeiller, et ma fille
Relèvera quelque noble famille:
Mes petits-fils deviendront préfidens.
De Monfeigneur un jour les defcendans
Feront leur cour aux miens; et quand j'y penfe,
Je me rengorge, et me quarre d'avance.

DIGNANT.

Quarre-toi bien; mais fonge qu'à préfent
On ne peut rien fans le confentement
De Monfeigneur; il eft encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais; c'eft que ça doit être.
A tous feigneurs tous honneurs.

COLETTE *à Mathurin.*

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voifin,
Notre Bailli t'a donné fa folie.
Eh dis-moi donc, s'il prend en fantaifie
A Monfeigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il befoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'eft différent: je fus fon domeftique
De père en fils dans cette terre antique.
Je fuis né pauvre, et je deviens caffé.
Le peu d'argent que j'avais amaffé
Fut employé pour élever Acante.
Notre Bailli dit qu'elle eft fort favante,
Et qu'entre nous, fon éducation
Eft au-deffus de fa condition.

C'eſt ce qui fait que ma ſeconde épouſe,
Sa belle-mère, eſt fâchée et jalouſe,
Et la maltraite, et me maltraite auſſi :
De tout cela je ſuis fort en ſouci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monſeigneur ; je vis de ſes bontés ;
Je lui dois tout ; j'attends ſes volontés :
Sans ſon aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne, mon père ?

COLETTE.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras ?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde eſt contre moi, ça m'irrite.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, Mme BERTHE.

MATHURIN *à Berthe qui arrive.*

Ma belle-mère, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maîtreſſe au logis.
Chacun rebèque, et je vous avertis
Que ſi la choſe en cet état demeure,
Si je ne ſuis marié tout-à-l'heure,
Je ne le ferai point, tout eſt fini.
Tout eſt rompu.

BERTHE.

Qui m'a déſobéi ?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne ?
Serait-ce vous, mon mari ? vous ?

DIGNANT.

Perfonne;
Nous n'avons garde; et Mathurin veut bien
Prendre ma fille à peu-près avec rien;
J'en fuis content, et je dois me promettre
Que Monfeigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce foin;
C'eft de moi feule ici qu'on a befoin;
Et quand la chofe une fois fera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut fuivre ce que je dis.
Je ne veux plus fouffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne fe tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoifelle, avec fa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuifine;
Elle fe mire, ajufte fon chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon;
Ne parle point, et le foir en cachette
Lit des romans que le Bailli lui prête.
Eh bien, voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle eft muette ainfi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah, c'eft tout jeune, et ça n'a pas encore
L'efprit formé; ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire;
C'eſt modeſtie et pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous paſſâtes par-là;
Je m'en ſouviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finiſſons. Allons qu'on ſe dépêche:
Quels ſots propos! Suivez-moi promptement
Chez le Bailli.

COLETTE *à Acante.*

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O Ciel! que dois-je faire?

COLETTE.

Refuſe tout, laiſſe ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE *à Acante.*

Quoi donc! ſans ſourciller?
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler?

DIGNANT.

Chez le Bailli, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner; et laiſſons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah! croyez que mes ſens
Sont pénétrés de vos ſoins indulgens;
Croyez qu'en tout je diſtingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne diſtingue guère
Ni vous ni moi: la belle a le maintien
Un peu bien ſec, mais cela n'y fait rien;
Et je réponds, dès qu'elle ſera nôtre,
Qu'en peu de temps je la rendrai toute autre.

(*ils ſortent.*)

ACANTE.

Ah! que je ſens de trouble et de chagrin!
Me faudra-t-il épouſer Mathurin?

SCENE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

Ah! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux.... que ſait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTE.

Mon Dieu non.
Mais vois-tu bien, je ne ſuis plus ſoufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je ſuis chaſſée, il me faut un abri,
Et par beſoin je dois prendre un mari.
C'eſt en pleurant que je cauſe ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne ſais comment m'y prendre, hélas!
Que devenir!... Dis-moi, ne ſais-tu pas
Si Monſeigneur doit venir dans ſes terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne fais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour:
Mais s'il revient ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint?

ACANTE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe?
Ne m'en faites pas, vous; et que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTE.

Comme le tien, mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène.
Dans un château de la jeune Dormène.....

COLETTE.

Près de nos bois?....ah! le plaisant château!

De Mathurin le logis est plus beau ;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le fais ; mais cette demoiselle
Est autre chose ; elle est de qualité ;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, et dont l'ame est si bonne :
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'esprit, des sentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand soin leur ame est façonnée ;
La nôtre, hélas! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

ACANTE.

Cette Dormène et cette vieille dame
Semblent donner quelque chose à mon ame ;
Je crois en valoir mieux quand je les vois ;
J'ai de l'orgueil ; et je ne sais pourquoi....
Et les bontés de Dormène et de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe et Monsieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTE.

Je n'ose ; mais enfin
J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du seigneur ?

COLETTE.

Oh, ma foi,
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée ; et l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épousée, et je te dirai tout.

ACANTE.

Ah ! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très-alerte, et conduit mon affaire :
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par-devant le Baillif :
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, PHLIPE son valet, ensuite COLETTE.

LE BAILLI.

Ma robe, allons.... du respect.... vite Phlipe.
C'est en Bailli qu'il faut que je m'équipe:
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis Bailli, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(il s'assied devant une table, et feuillette un grand livre.)
L'affaire est grave, et de grande importance.
De matrimonio...... chapitre deux.
Empêchemens..... Ces cas-là sont verreux.
Il faut savoir de la jurisprudence.
(à Colette.)
Approchez-vous.... faites la révérence,
Colette; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI *écrit.*

Bon.
Colette.... Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, et davantage?

COLETTE.

Fi donc, Monsieur, j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLI, *écrivant.*

Çà, vingt ans, passe: ils sont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose;
Et, jeune ou non, sachez que je m'oppose

A tout contrat qu'un Mathurin ſans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppoſitions ſeront notoires.
Çà, vous avez des raiſons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raiſons.

LE BAILLI.

Dites-les.... Aurait-il?...

COLETTE.

Oh! oui, Monſieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monſieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari ſans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait ſans doute des promeſſes?

COLETTE.

Mille pour une, et pleines de tendreſſes.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI, *écrivant.*

En légitime nœud.... quelle malice!
Çà, produiſez ſes lettres en juſtice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me diſait.

Quand tous les jours on parle tête à tête
A son amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point du tout : mon témoin c'est moi-même.
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin dût m'abandonner ?
Il me parlait d'amitié, de confiance ;
Je l'écoutais, et c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien ;
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut suffire.
On ne produit ni témoins ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit....

COLETTE.

Mais,
Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence ?

LE BAILLI.

En abuser ! mais vraiment, c'est un cas
Epouvantable, et vous n'en parliez pas !
Instrumentons.... Laquelle nous remontre
Que Mathurin en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté ;
Laquelle insiste, et répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages

Contre les lois faits par le suborneur,
Dit Mathurin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très-intact ; et pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLI.

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous sont faits ;
Articuler les lieux, les circonstances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, insolences,
Enormités sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'est pas tout : il faut savoir la suite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite ; Eh, rien ne produit rien.
Traître Bailli, qu'entendez-vous ?

LE BAILLI.

Fort bien.

Laquelle fille a dans ses procédures
Perdu le sens, et nous dit des injures ;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.

(*il se lève.*)

Depuis une heure en vain je vous écoute :
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi ?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif !
Je suis déboutée ?

LE BAILLI.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, et les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, Bailli, vous aurez beau conclure,
Instrumenter et signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acante.

LE BAILLI.

Il l'aura,
De Monseigneur le droit se maintiendra.
Je suis Baillif, et j'ai les droits du maître :
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, sachez que vous aurez
A faire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh je vous en défie.

SCENE II.

SCÈNE II.

COLETTE *seule.*

AH ! comment faire ? où reprendre mon bien ?
J'ai proteſté, cela ne ſert de rien.
On va ſigner. Que je ſuis tourmentée !

SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A mon ſecours ! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée !

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous eſt promis.
On me déboute.

ACANTE.

Hélas ! je ſuis bien pis.
De mes chagrins mon ame eſt oppreſſée ;
Ma chaîne eſt prête, et je ſuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche ?

ACANTE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu ſur ſa mine
Qu'il ſoit bien doux d'être ici Mathurine ?

COLETTE.

Non pas pour toi ; tu portes dans ton air
Je ne ſais quoi de brillant et de fier ;

A Mathurin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? non, jamais.

ACANTE.

Le bailli Métaproſe
M'en a prêté.....Mon Dieu, la belle choſe!

COLETTE.

En quoi ſi belle?

ACANTE.

On y voit des amans
Si courageux, ſi tendres, ſi galans!

COLETTE.

Oh, Mathurin n'eſt pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète!

COLETTE.

Et d'où vient donc?

ACANTE.

Ils forment trop l'eſprit:
En les liſant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai paſſées!
Que les romans font naître de penſées!
Que les héros de ces livres charmans
Reſſemblent peu, Colette, aux autres gens!
Cette lumière était pour moi féconde;
Je me voyais dans un tout autre monde;
J'étais au ciel....Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obſcur!

Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village!
Et de descendre après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin!

COLETTE.

Votre propos me ravit; et je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en souvient-il, autant qu'il m'en souvient,
Que ce marquis, ce beau seigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De sa présence honora la province?
Il s'est passé juste un an et deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il? nous le vîmes à table;
Il m'accueillit; ah, qu'il était affable!
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, et pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où Monseigneur tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée et confuse et légère
Peut m'en rester.

ACANTE.

Je l'ai distincte et claire.

Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe et bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla..... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman est beau!

ACANTE.

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature!... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur?

ACANTE.

Oh non, je n'ose; et je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point... mais il est cause
Que l'ayant vu je ne puis à présent
En aimer d'autre.... et c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,

Aucun n'a-t-il cajolé ta personne?
J'avoûrai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'appelait le chevalier Gernance;
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser;
Et réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Etait plus fière, et pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence et l'orgueil.
Ce Chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah! la douceur est l'appât qui nous prend.
Que Monseigneur, ô Ciel, est different!

COLETTE.

Ce Chevalier n'était donc guère sage?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté?

ACANTE.

Oh Mathurin!... c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais Monseigneur est bon: il est le maître;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais si belle.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réussir que moi.

ACANTE.

Est-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTE.

Penſes-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en ſuis certaine, et je retiens ma part
De ſes bontés.

ACANTE.

Nous les verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout eſt conclu, je ſuis ſans eſpérance.
Berthe eſt terrible en ſa mauvaiſe humeur;
Mathurin preſſe, et je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh, moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je veux prier Dormène de m'aider
De ſon appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux: cette dame eſt ſi bonne!
Laure, ſur-tout, cette vieille perſonne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi, ſans doute, aura quelque pitié,
Car ſais-tu bien que cette dame Laure
Très-tendrement de ſes bontés m'honore?
Entre ſes bras elle me tient ſouvent,
Elle m'inſtruit, et pleure en m'inſtruiſant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer?

ACANTE.

Mais de ma deſtinée,

Elle voit bien que je ne suis pas née
Pour Mathurin... crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conseils, des leçons....
Veux-tu me suivre?

COLETTE.

Ah oui, ma chère Acante,
Enfuyons-nous, la chose est très-prudente.
Viens, je connais des chemins détournés
Tout près d'ici.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acante.*

Quel chemin vous prenez!
Etes-vous folle? et quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre?
Quelle indolence! et quel air de froideur!
Vous me glacez! votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, et vous êtes fâchée!
Hom, l'idiote! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, et donnez-lui la main.

MATHURIN *approche sa main et veut l'embrasser.*

Ah! palsandié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête!
Elle rechigne et détourne la tête!

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi?

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire

DIGNANT.

Eh! qu'est-ce que j'entends?
C'est un courrier: c'est je pense un des gens
De Monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Oui, nous avons terminé la campagne;
Nous avons sauvé Metz, mon maître et moi;
Et nous aurons la paix. Vive le roi!
Vive mon maître!... il a bien du courage,
Mais il est trop sérieux pour son âge:
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici:
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui.... vous serez de la cérémonie.

Nous

Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon ! tant mieux !
Nous danſerons, nous ſerons tous joyeux.
Ta fille eſt belle... Ha, ha, c'eſt toi, Colette ;
Ma chère enfant, ta fortune eſt donc faite ?
Mathurin eſt ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'inſtant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je réponds ſur mon ame
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ſes frais ſe fera.

ACANTE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce ſoir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort ?
S'il eſt ainſi, je bénirai mon ſort.

ACANTE.

Puiſqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans ſon aveu, ſans l'oſer conſulter.
C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;
C'eſt un reſpect, ſans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du respect.

DIGNANT.

Votre avis est sensé;
Et comme vous en secret j'ai pensé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

COLETTE *à Acante.*

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Est un sot qui diffère.
Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du seigneur.

BERTHE.

Eh, pourquoi tant s'effaroucher? la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; et je puis protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la noce, et n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(*à Colette en s'en allant.*)
C'est très-bien dit. Eh bien, l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.

(*ils sortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi, déjà le chevalier Germance?

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, Monſieur le Chevalier,
Très-à-propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille;
Acante eſt belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Mathurin ſe donne l'inſolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon deſtin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre: il ne faut pas ſouffrir
Qu'un riche ruſtre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés et des plus délicats.
Pour le marquis, il ne ſe hâte pas:
C'eſt, je l'avoue, un grave perſonnage,
Preſſé de rien, bien compaſſé, bien ſage,
Et voyageant comme un ambaſſadeur.
Parbleu, jouons un tour à ſa lenteur:
Tiens, il me vient une bonne penſée:
C'eſt d'enlever *preſto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque maſure.

CHAMPAGNE.

Oui : le projet est beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que possède Dormène ?
Avec sa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois ;
Je m'en souviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, et puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien.
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embarras des richesses :
Est riche assez qui sait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine ;
Elle est très-fraîche, elle est de qualité ;
Cela convient à votre dignité.
Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène est un très-doux partage ;
C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,

S'il m'en fouvient, pour elle un peu d'amour.
Mais, entre nous, elle fent trop fa Dame.
On ne pourrait en faire que fa femme.
Elle eft bien pauvre, et je le fuis auffi;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de fouci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante;
Cette conquête eft beaucoup plus plaifante:
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me fentis l'an paffé provoqué
Par fes refus, par fa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carroffe,
Et nous fondrons tous quatre fur la noce.
Cela fera plaifant; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monfeigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, et que Dormène
En rie encor, quoique prude et hautaine;
Et je prétends que Laure en rie auffi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
Dormène et Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille : il faut prendre ce temps.

CHAMPAGNE.

C'eft bien penfé; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perfonne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on fe fâche, on s'appaife, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens férieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
Eſt ſubjugué, quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on ſoupe, et puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux : mais votre belle Acante
Eſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.
La réſiſtance eſt un charme de plus ;
Et j'aime aſſez une heure de refus.
Comment ſouffrir la ſtupide innocence
D'un ſot tendron feſant la révérence,
Baiſſant les yeux, muette à mon aſpect,
Et recevant mes faveurs par reſpect ?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.
Va, ſous mes lois je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, et ſonne les alarmes ;
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vîte.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous ſommes trahis ;
C'eſt du ſecours qui vient aux ennemis ;
J'entends grand bruit, c'eſt Monſeigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe :
Sois prêt ce ſoir à me ſervir d'eſcorte.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, le chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHER Chevalier, que mon cœur eſt en paix!
Que mes regards ſont ici ſatisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manéges des cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères,
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, et chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut ſe réjouir par-tout,
En garniſon, à la cour, à la guerre,
Long-temps en ville, et huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous ét moi nous ſommes différens!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.
En attendant vous ſavez qu'on apprête
Pour ce jour même une très-belle fête?
C'eſt une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, et mon contentement
Eſt tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eſt riche, et ſa maîtreſſe eſt ſage;
C'eſt un bonheur bien digne de mes vœux
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encore en peut faire un troiſième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galans exploits.
Tout peut paſſer dans des villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiſir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce ſoit prudemment;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du reſpect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puiſſiez porter,
Vous ne pourrez vous faire reſpecter.
Je ne ſuis pas difficile et ſévère,
Mais, entre nous, ſongez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ſes biens, languit dans la miſère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut aſſaſſiné.
J'étais enfant: ſon ſort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible
Qui ſe grava dans mon ame ſenſible.

Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois, mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais, mais on fait comme on peut:
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez. De son cœur on est maître;
J'en fis l'épreuve: est sage qui veut l'être;
Et croyez-moi, cette Acante, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous:
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejetai ce désir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche et la mienne.
Quoi! vous pensez être dans tous les temps
Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non ?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte ;
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte.
Les plus prudens se laissent captiver ;
Et le vrai sage est encore à trouver.
Craignez sur-tout le titre ridicule
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule !
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire ? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le fripon le décrie ;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons et des sots ;
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur et la vertu se fonde.
Ecoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui ;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'est un bonheur si pur, si précieux,
De relever l'indigente noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse!
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang: lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi: les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Dieu m'en préserve!
Il faut favoir être maître chez foi;
Et fi j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philoſophie
Me paraît toute à rebours du bon ſens.
Pour moi, je crois au pouvoir de nos fens;
Je les conſulte en tout, et j'imagine
Que tous ces gens fi graves par la mine,
Pleins de morale et de réflexions,
Sont deſtinés aux grandes paſſions.
Les étourdis eſquivent l'eſclavage;
Mais un coup d'œil peut ſubjuguer un ſage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voici la noce; allons, égayons-nous.
C'eſt Mathurin, c'eſt la gentille Acante,
C'eſt le vieux père, et la mère, et la tante,
C'eſt le Bailli, Colette, et tout le bourg.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'EN suis touché. Bonjour, enfans, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouissance,
Nous présenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard; je revois avec joie
Tous mes vassaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah, finissez!.... Notre gros Mathurin,
La belle Acante est votre proie enfin?

MATHURIN.

Oui-dà, Monsieur, la fiançaille est faite,
Et nous prions que Monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh! tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, Monseigneur, vous me rendrez justice;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse;
Il m'a promis....

MATHURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, Bailli, tirer la chose au clair.
A-t-il promis ?

LE BAILLI.

La chose est constatée.
Colette est folle, et je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, et Monseigneur saura
Qu'on force Acante à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, et qu'on la violente
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raison chéri
Suivre les lois ; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême ;
Eh bien, chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS *à Acante.*

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle
Et les travaux d'un serviteur fidèle.
Votre sagesse à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.
Cher Chevalier, retirons-nous d'ici;
Ne troublons point leur naïve allégresse.

LE BAILLI.

Et votre droit, Monseigneur, le temps presse.

MATHURIN.

Quel chien de droit! Ah! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, Baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage;
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, et n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah, quel Caton! mais mon Caton, je pense,
La suit des yeux, et non sans complaisance.
Mon cher cousin....

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi! mon cousin.

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance!

LE CHEVALIER.

Vous le ferez, j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCENE III.

LE BAILLI, les autres Acteurs.

MATHURIN.

Que disent-ils ?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille et qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi, que je sorte !

LE BAILLI.

Oui sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN *au Bailli.*

Mais doit-on?....

BERTHE.

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de son cœur ;

Et

Et notre maître eſt tout rempli d'honneur.

(*à Acante.*)

Quand près de vous il daignera ſe rendre,
Quand ſans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté :

(*lui donnant des papiers cachetés.*)

C'eſt un devoir de votre piété ;
N'y manquez pas, ... O fille toujours chère ! . . . .
Embraſſez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront ſuivis ; ils ſont pour moi ſacrés :
Je vous dois tout . . . . D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT.

Ah ! je le dois . . . . de vous je me ſépare,
C'eſt pour jamais : mais ſi le ciel avare,
Qui m'a toujours refuſé ſes bienfaits,
Pouvait ſur vous les verſer déſormais ;
Si votre ſort eſt digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois ſécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez, Colette.

COLETTE *à Acante.*

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie
Mon Mathurin ; vengez moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat . . . . que deviendrai-je ? hélas !

SCENE IV.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTE.

MATHURIN.

Je n'aime point cette cérémonie,
Maître Bailli, c'eſt une tyrannie.

LE BAILLI.

C'eſt la condition, *ſine qua non.*

MATHURIN.

Sine qua non; quel diable de jargon!
Morbleu, ma femme eſt à moi.

LE BAILLI.

Pas encore:
Il faut premier que Monſeigneur l'honore
D'un entretien, ſelon les nobles us,
En ce châtel de tous les temps reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels ſont-ils?

LE BAILLI.

L'épouſée
Sur une chaiſe eſt ſagement placée;
Puis Monſeigneur dans un fauteuil à bras
Vient vis-à-vis ſe camper à ſix pas.

MATHURIN.

Quoi, pas plus loin?

LE BAILLI.

C'eſt la règle.

MATHURIN.

Allons, paſſe.
Et puis après?

LE BAILLI.

Monſeigneur avec grâce
Fait un préſent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Paſſe pour des préſens.

LE BAILLI.

Puis il lui parle; il vous la conſidère;
Il examine à fond ſon caractère;
Puis il l'exhorte. à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien?

LE BAILLI.

Expreſſément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'eſpace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure eſt beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins ſe tenir près d'ici
Pour écouter ſa femme?

LE BAILLI.

La loi porte
Que s'il oſait ſe tenir à la porte,
Se préſenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, ſe tenir pour choqué,
S'émanciper à ſottiſes pareilles,
On fait couper ſur le champ ſes oreilles.

MATHURIN.

La belle loi! les beaux droits que voilà!
Et ma moitié ne dit mot à cela?

ACANTE.

Moi j'obéis, et je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche; il faut qu'un mari se retire:
Point de raisons.

MATHURIN, *sortant.*

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit, et son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir ?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère;
Songe sur-tout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(*il sort.*)

ACANTE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue ?
La peur me prend; je suis toute éperdue.

LE BAILLI.

Asséyez-vous; attendez en ce lieu
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACANTE *seule.*

Il est aimable.... ah! je le sais sans doute.
Pourrai-je, hélas! mériter qu'il m'écoute?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins, et dans mes torts secrets?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuser le sort qu'on me présente,
Un mari riche, un état assuré.

Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'estime;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime;
Et si mon ame avait osé former
Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame et si noble et si tendre,
Qui fuit le monde, et qu'en ce triste jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour?...
Où suis-je?... on ouvre!... à peine j'envisage
Celui qui vient... je ne vois qu'un nuage.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lorsqu'ici je vous vois,
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE, *s'asseyant.*

Trop de bontés se répandent sur nous;
J'en suis confuse; et ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfesance,
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très-humblement.

LE MARQUIS, *les mettant dans sa poche.*

Donnez-les, belle Acante;
Je les lirai; c'est sans doute un détail

De mes forêts : ses soins et son travail
M'ont toujours plu ; j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins ; comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse ?
J'en suis fâché.... Vous deviez être heureuse.

ACANTE.

Ah ! je le suis un moment, Monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur ;
Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien ; parlez avec franchise ;
Tous vos secrets seront en sureté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien ; et j'avoûrai sur-tout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;
Que dans les champs élevée et nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos lois me retient pour jamais,
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout, Mathurin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs et leur langage
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur ;
De mon esprit c'est une injuste erreur ;
Je la combats ; mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS, *approchant son fauteuil.*

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE *à genoux.*

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds ; tous me feraient horribles ;
Mais que je puisse avoir des jours paisibles ;
Le premier bien ferait votre bonté,
Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS, *la relevant avec empressement.*

Eh, relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos desseins, et dans votre personne,
(*ils s'approchent.*)
Dans vos discours, si nobles, si touchans,
Qui ne sont point le langage des champs :
Je l'avoûrai, vous ne paraissez faite
Pour Mathurin ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur ?
Par-tout on a de l'esprit ; c'est l'ouvrage
De la nature, et c'est votre partage :
Mais l'esprit seul sans éducation
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,
Qui me surprend.... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTE.

Ah ! que pour moi votre ame est indulgente !
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné.

LE MARQUIS.

Quoi, dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur si rare,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer !
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
(*il s'approche.*)

ACANTE.

Pour épouser Mathurin?

LE MARQUIS.

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne:
Je l'avoûrai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduisait tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable et retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble et révérée,
Pleine d'esprit, de sentimens, d'honneur;
Elle daigne m'aimer; votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère est avare et cruelle:
Elle me hait; et je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi:
Voilà mon sort, vous en êtes le maître.
Je ne serai point heureuse peut-être;
Je souffrirai, mais je souffrirai moins
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître;
Serait-ce point Dormène?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être...
Il est aisé d'ajuster tout cela.

Oui ...

Oui... votre idée eſt très-bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce ſot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un deſtin noble et doux?

ACANTE.

J'aimerais mieux la ſervir, ſervir Laure,
Laure ſi bonne, et qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur ſéjour
Le ſeul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richeſſe importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez... vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle... et dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous! ah Ciel!

LE MARQUIS *s'approche un peu.*

Elle vous aime;
Elle a raiſon.... J'ai, vous dis-je, un projet;
Mais je ne ſais s'il aura ſon effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne eſt déjà commencée,
La noce prête et le contrat ſigné.
Le ciel voulut que je fuſſe éloigné
Lorſqu'en ces lieux on parait la victime;
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi! vous daignez me plaindre? ah, qu'à mes yeux
Mon mariage en eſt plus odieux!
Qu'il le devient chaque inſtant davantage!

LE MARQUIS. (*ils s'approchent.*)

Mais, après tout, puisque de l'esclavage
(*il s'approche.*)
Avec décence on pourra vous tirer....

ACANTE, *s'approchant un peu.*

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'ose espérer...
Que vos parens, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême...
(*il s'approche encore.*)
Oui, cet hymen est trop mal assorti.
(*elle s'approche.*)
Mais... le temps presse; il faut prendre un parti.
Ecoutez-moi....
(*ils se trouvent tout près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juste Ciel! si j'écoute!

SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN, *entrant brusquement.*

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons; le quart d'heure est fini.

ACANTE.

Eh quoi! si tôt?

LE MARQUIS, *tirant sa montre.*

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître Bailli, ces siéges sont bien proches;
Est-ce encore un des droits?

LE BAILLI.

Point de reproches,
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* est d'un mauvais présage.
Qu'en dites-vous, Bailli?

LE BAILLI.

L'ami, sois sage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô Ciel! quand je naquis,
De naître, hélas! le vassal d'un marquis!

(ils sortent.)

SCENE VIII.

LE MARQUIS *seul.*

NON, je ne perdrai point cette gageure...?
Amoureux! moi! quel conte! ah, je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle...
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit!... quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vu Dormène quelquefois,

Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature !
J'estime Acante : oui, je dois l'estimer ;
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer :
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCENE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

Ah, voici bien pardienne une autre histoire?

LE MARQUIS.

Quoi?

BERTHE.

Pour le coup c'est le droit du Seigneur?
On nous enlève Acante.

LE MARQUIS.

Ah!

BERTHE.

Vôtre honneur
Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand Seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal....
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,

Tout en riant, et vîte l'ont conduite
Je ne sais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite...
Holà! quelqu'un..... ne perdez point de temps;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, et s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE *à son mari.*

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit sur elle;
Mais je me trompe, ou j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la fesait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!

Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laiſſez-moi, ſortez tous.
Ah! s'il ſe peut, modérons mon courroux....
Non, vous, reſtez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.

SCENE X.

LE MARQUIS *ſur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait preſque promis
De ſe porter à des coups ſi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleſſe
Eſt pardonnable au feu de ſa jeuneſſe.
Il ne ſait pas combien j'en ſuis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Juſqu'à quel point ſon procédé m'offenſe.
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il eſt pétri des vices de ſon père;
Il a ſes traits, ſes mœurs, ſon caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il ſoit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler...

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux :
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranſport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perſonne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préſenté ?

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, ſuis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'eſt pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte Ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment !... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! Vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh ! liſons vîte.... Une table à l'inſtant ;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah, mon maître !
Qu'aura-t-on fait et qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS *assis examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'eſt pas à mon nom,
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autres temps aura de quoi vous plaire ;
Mais à préſent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *liſant.*

Je ne vois rien juſqu'ici que d'heureux...
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un ſang illuſtre... et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux...
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ! quoi ! Laure eſt donc ſa mère ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi lui ſerviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre ; et j'ai dû vous prier
En ſa faveur... Sa mère infortunée
A l'indigence était abandonnée.
Ne ſubſiſtant que des nobles ſecours
Que par mes mains vous verſiez tous les jours.

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai : je ſais bien que mon père
Fut envers elle autrefois trop ſévère...
Quel ſouvenir !... que ſouvent nous voyons

D'affreux fecrets dans d'illuftres maifons!...
Je le favais: le père de Gernance
De Laure, hélas! féduifit l'innocence;
Et mes parens par un zèle inhumain
Avaient puni cet hymen clandeftin.
Je lis, je tremble. Ah! douleur trop amère!
Mon cher ami, quoi! Gernance eft fon frère!

DIGNANT.

Tout eft connu.

LE MARQUIS.

Quoi! c'eft lui que je vois!...
Ah! ce fera pour la dernière fois....
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
Il femble, ô Ciel! qu'il connaiffe fon crime!
Que dans fes yeux je lis d'égarement!
Ah! l'on n'eft pas coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit...le traître!
A mes regards il tremble de paraître.
C'eft quelque chofe.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin se cachant le visage.*

Ah! Monfieur.

LE MARQUIS.

Eft-ce vous?
Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offenſe,
Dont je reſſens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a ſervi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords! vous! eſt-il bien poſſible?

LE CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute eſt horrible,
Plus que vous ne penſez: mais votre cœur
Eſt-il ſenſible à mes ſoins, à l'honneur,
A l'amitié? Vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur;
Je ſuis un libertin, mais point menteur;
Et mon eſprit que le trouble environne
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au poſſeſſeur de ſes jeunes appas
(Qu'à mon avis il ne mérite pas).
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en conviens;

Mais j'étais fou; je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, et prenait sa défense.
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main;
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel, comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse,
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère:
De vous sur-tout elle a parlé long-temps.

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux; mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la presse dans ses bras;

Elle revient des portes du trépas:
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, et s'écrie éperdue:
Ah! je crois voir Gernange....c'est son fils,
C'est lui... je meurs....à ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette Dame,
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie
Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez bien vîte, et pesez mûrement....
Pauvre jeune homme! hélas! comme il soupire!...
(il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acante.)
Tenez, c'est-là, là sur-tout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma sœur, Acante!...

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh! par ma foi je ne suis pas devin....
Il faut tout réparer. Mais par l'usage
Je ne saurais la prendre en mariage.
Je suis son frère, et vous êtes cousin:
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure?
Ah! la voici...j'ai perdu la gageure.

SCENE XII et dernière.

Les Acteurs précédens, ACANTE, COLETTE.

ACANTE.

Ou fuis-je? hélas! et quel nouveau malheur!
Je vois mon père avec mon ravisseur!

DIGNANT.

Madame, hélas! vous n'avez plus de père.

ACANTE.

Madame, à moi! qu'entends-je? quel mystère?

LE MARQUIS.

Il est bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du sort, et sur-tout de l'amour.
Je me soumets à leur pouvoir suprême.
Eh, quel mortel fait son destin soi-même?..
Nous sommes tous, Madame, à vos genoux.
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTE.

Ciel! est-ce un rêve?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre.
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais sur mon cœur.

ACANTE.

Moi! comment croire un tel excès d'honneur.

LE MARQUIS.

Vous, libertin, je vais vous rendre sage;
Et dès demain je vous mets en ménage
Avec Dormène; elle s'y résoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouserai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc?

LE MARQUIS.

Toi! ne crois pas, ma mignonne,
Qu'en fesant tous les lots je t'abandonne.
Ton Mathurin te quittait aujourd'hui;
Je te le donne; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter sur une dot honnête...
Allons danser, et que tout soit en fête.
J'avais cherché la sagesse; et mon cœur
Sans rien chercher a trouvé le bonheur.

Fin du troisième et dernier acte.

CHARLOT

CHARLOT

OU LA

COMTESSE DE GIVRY,

PIECE DRAMATIQUE

Représentée sur le théâtre de Ferney, au mois de septembre 1767.



PREFACE

imprimée dans l'édition de 1767.

Cette pièce de société n'a été faite que pour exercer les talens de plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant et de danse ; du comique, du tragique ; de la morale et de la plaisanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été destinée aux théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en Italie, plusieurs académiciens s'amusent à réciter des pièces qui ne sont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis long-temps en France, et même chez quelques-uns de nos princes. Rien n'anime plus la société ; rien ne donne plus de grâce au corps et à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu et ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens de lettres, qui, sachant en faire de meilleures, se sont prêtés à ce genre médiocre, avec toute la bonté et tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

Henri IV eſt véritablement le héros de la pièce ; mais il avait déjà paru dans la Partie de chaſſe repréſentée ſur le même théâtre, et on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler. (1)

(1) M. *de Voltaire* avait changé le dénouement de cette pièce dans l'édition qu'il préparait ; et c'eſt d'après ces nouvelles corrections qu'elle eſt imprimée ici. *Note des Editeurs.*

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti d'*Henri IV*.

HENRI IV. Suite.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maison, élevée avec le Marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la Nourrice.

L'INTENDANT de la maison.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la comtesse.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domestiques, Courriers, Gardes.

La scène est dans le château de la Comtesse de Givry, en Champagne.

CHARLOT

OU

LA COMTESSE DE GIVRY.

PIECE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre représente une grande salle où des domestiques portent et ôtent des meubles. L'INTENDANT *de la maison est à une table,* UN COURRIER *en bottes à côté.* Mme AUBONNE *nourrice coud, et* BABET *file à un rouet,* UNE SERVANTE *prend des mesures avec une aune, une autre balaye.)*

L'INTENDANT, *écrivant.*

Quatorze mille écus!... ce compte perce l'ame.
Ma foi, je ne sais plus comment fera Madame
Pour recevoir le roi, qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre?

L'INTENDANT.

Eh oui.

BABET.

Que ce jour sera beau!
Madame Aubonne! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître!

Mme AUBONNE, *cousant.*

Il eſt vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, ſaute, danſe, chante,
Notre bonne eſt toujours dans ſa mine dolente.

Mme AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ris tant que tu pourras ; chaque choſe a ſon temps.

LE COURRIER *à l'intendant.*

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête ſera chère....
Mais pour ce prince auguſte on ne ſaurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vîte.

Mme AUBONNE.

Hélas! j'eſpère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra ſervir ſous lui.

L'INTENDANT.

Le bon Prince!

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il aſſiégeait, vous dis-je ... une ville... en Champagne...

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, et le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, ſous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville inveſtie
Proviſion de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes payſans par un chemin ſecret
En ayant apporté s'étaient laiſſés ſurprendre :
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

(*Mme Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte ; deux domeſtiques qui portaient des meubles les mettent par terre, et tendent le cou ; une ſervante qui balayait s'approche et écoute en s'appuyant le menton ſur le manche du balai.*)

Mme AUBONNE, *ſe levant.*

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

LE COURRIER.

Achevez donc !

L'INTENDANT, *écrivant.*

Le roi....

Quatorze mille écus en ſix mois. . . .

LE COURRIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Je m'y perds quand j'y penſe !...

Le roi les rencontra .... ſon auguſte clémence ....

BABET.

Leur fit grâce ſans doute ?

(ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.)

L'INTENDANT.

Hélas ! il fit bien plus ;
Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.
Le Béarnois, dit-il, est mal en équipage,
Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

Tous ensemble.

Le bon roi! le grand roi !

L'INTENDANT.

Ce n'est pas tout : le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim ;
Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

Mme AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore !

L'INTENDANT.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel
Un grave ambassadeur, je ne sais plus lequel,
Vit sa jeune noblesse admise à l'audience
L'entourer, le presser sans trop de bienséance.
Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas ;
Ils me pressent de même au milieu des combats.

LE COURRIER.

Ça donne du désir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice ?

Mme AUBONNE,

Mme AUBONNE, *se remettant à l'ouvrage.*
Ah! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire en l'attendant trente contes de lui.
Un soir près d'un couvent....

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit.... la voilà.... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras :
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut savoir à quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure....
Quatorze mille écus!... et cela clair et net!...
On en doit la moitié.... Va vîte.

LE COURRIER.

Adieu, Babet.
(*il sort.*)

BABET, *reprenant son rouet.*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste;
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.
Notre jeune marquis, que la bonne a nourri,
Est un grand garnement, et j'en suis bien marri.

Mme AUBONNE.

Je le suis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils au contraire,
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mme AUBONNE.

Notre Marquis pourra ſe corriger.

L'INTENDANT.

Oh non;

Il n'a point d'amitié; le mal eſt ſans remède.

Mme AUBONNE, *couſant.*

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Les vices de l'eſprit peuvent ſe corriger;
Quand le cœur eſt mauvais, rien ne peut le changer.

SCÈNE II.

Les femmes, GUILLOT, *accourant.*

GUILLOT.

Ah! le méchant Marquis! comme il eſt malhonnête!

Mme AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges ſoufflets dont il m'a fait préſent.
C'eſt le ſeul qu'il m'ait fait, du moins jusqu'à préſent.
Paſſe encor pour un ſeul; mais deux!

BABET.

Bon, c'eſt de joie
Qu'il t'aura ſouffleté, tout le monde eſt en proie
A des tranſports ſi grands, en attendant le roi,
Qu'on ne ſait où l'on frappe.

Mme AUBONNE.

Allons, conſole-toi.

L'INTENDANT, *écrivant.*

La choſe eſt mal pourtant.... Madame la Comteſſe
N'entend pas que l'on faſſe une telle careſſe

A ses gens; et Guillot est le fils d'un fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute:

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai?.... tu dis
Que je plais à Monsieur?

GUILLOT.

Oh tu ne lui plais guère;
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc!

Mme AUBONNE.

Quelle sotte folie!

Le Marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de Madame, et qui dans la maison
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même:
C'est pour lui qu'on la garde, et c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore: ils en ont une file;
Ils vous écrêment tout, et jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet; parbleu, chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage
Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesans soufflets que j'ai reçus en gage.

Mme AUBONNE.

Des soufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh..! j'entends si j'osais...;
Mais Charlot m'en impose, et je n'ose jamais.

L'INTENDANT, *se levant.*

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.
Ah! tous les grands seigneurs se ruinent en France;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'Intendant....
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne et sa fille jolie,

Apercevant le roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était son confident :
C'est un brave seigneur, et que par-tout on vante ;
Madame la Comtesse est sa proche parente :
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS. (*tous se lèvent.*)

LE MARQUIS.

MON vieux fesear de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet, bonjour, ma vieille Bonne....
(*à Guillot.*)
Ah ! te voilà, maraud ; si jamais ta personne
S'approche de Babet, et sur-tout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh, de grâce,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot ?

Mme. AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois ; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez.... Monsieur Rente, à l'instant,
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse et pour d'autres plaisirs.
J'ai très-peu d'écus d'or, et beaucoup de désirs.
Monsieur mon trésorier, débourse, le temps presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel temps prenez-vous là! quoi, dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour!
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner:
Je vois qu'il a raison.

Mme AUBONNE.

Fi! quel discours infame!
Soyez plus généreux, respectez plus Madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mme AUBONNE, *pleurant.*

L'ingrat.

GUILLOT, *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure,
Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le roi! vous, méchant!

LE MARQUIS.

Eh si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime.... comme il m'aime.... assez peu, c'est l'usage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(*à Guillot qui est dans un coin.*)
Donnez-m'en donc bien vite.... Ah, ah, je t'aperçois;
Attends-moi, malheureux!

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh! qu'est-ce que je vois?
Je le cherche par-tout: que ses mœurs sont rustiques!
Je le trouve toujours parmi des domestiques.
Il se plaît avec eux; il m'abandonne.

Mme AUBONNE.

Hélas!
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourrice;
Mon cœur en tous les temps vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit; on pourra l'attendrir.

Mme AUBONNE.

Ah ! vous ne ſavez pas ce qu'il me fait ſouffrir.

LA COMTESSE.

Je ſais qu'en ſon berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-temps, vous ſauvâtes ſa vie :
Il en doit à jamais garder le ſouvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laiſſez-moi lui parler.

Mme AUBONNE.

Dieu veuille que Madame
Par ſes ſoins maternels amolliſſe ſon ame !

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE *à l'Intendant.*

Et vous, tout eſt-il préparé ?
Vous ſavez de vos ſoins combien je vous fais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout eſt prêt, mais la dépenſe eſt forte ;
Cela pourra monter tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe ?
Le cœur ne compte point, et rien ne doit coûter,
Lorſque le grand Henri daigne nous viſiter.
(*à ſes gens.*)
Laiſſez-moi, je vous prie.

(*ils ſortent.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il est temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte et sans rigueur,
Parle à votre raison et sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repoussé ma tendre complaisance ;
Que vos maîtres divers et votre précepteur,
Par leurs soins vigilans révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre ;
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,
Le fils de la nourrice à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez ;
Et que Charlot toujours prompt à me satisfaire,
Fesait assidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, et m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque académie ;
La doctrine est pour eux, et non pour ma maison :
Je hais fort le latin ; il déroge à mon nom ;
Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très-bons officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en feraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, polissant leurs mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble usage.

Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
Je suis loin d'exiger qu'aux lois de son devoir
Un officier ajoute un triste et vain savoir;
Mais sachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime,
A l'esprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, et doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du seul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh j'aime aussi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup: mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur;
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis; pourquoi ? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu:
Leur ame en est empreinte; et si cet avantage
N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à soi,
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai:
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré;
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive et la courtise;
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous:
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux ?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci ?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable ?
Je dois tout à sa mère; oui, je lui dois mon fils:
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre; ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer ?

Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendrissez, Madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

VENEZ, mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'alégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.

Madame, vous savez qu'à Monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.
Vivre à vos pieds, Madame, est ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs ;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites ;
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en soldat mercenaire ;
Je veux auprès du roi servir en volontaire,
Hasarder tout mon sang ; sûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un asile assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant si j'étais à ta place.
Mon fils sans doute aura pour servir sous sa loi
Autant d'empressement et de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh mon Dieu ! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot ? l'accolade est bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils ; que tout soit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, la voilà.... mais....

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis, et la baise.*

Je révère,
J'ose chérir en vous Madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va. . . . je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare;
Le mien s'épanouit. . . . . Quel bruit, quel tintamare!

SCENE VII.

Les Acteurs précédens. *Plusieurs domestiques en livrée, et d'autres gens entrent en foule.* GUILLOT, BABET, *sont des premiers.* JULIE, LA NOURRICE *dans le fond, elles arrivent plus lentement.* LA COMTESSE DE GIVRY *est sur le devant du théâtre avec* LE MARQUIS *et* CHARLOT.

GUILLOT, *accourant.*

Le roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi; je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin, mais qu'il a bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

À peine j'imagine
Qu'il arrive si tôt; c'est ce soir qu'on l'attend;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous fuis.... je rougis; ma toilette
M'a trop long-temps tenue, est n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas ?

BABET.

Il est très-beau.... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, et sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET, *allant et venant.*

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit *c'est lui*, la chose est claire;

L'INTENDANT, *arrivant à pas comptés.*

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, et pour vous avertir;
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, et moitié surdorée.
D'excellens pâtissiers, d'acteurs italiens,
Et des danseurs de corde, et des musiciens.

Des flûtes, des hautbois, des cors et des trompettes,
Des faiseurs d'acrostiche, et des marionnettes.
Tout le monde a crié *le roi* sur les chemins ;
On le crie au village et chez tous les voisins ;
Dans votre basse-cour, on s'obstine à le croire ?
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien sots !

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il ?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bon soir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuie !

(*ils sortent : la comtesse reste avec la nourrice.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, et ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus :
Il servira le roi, je ferai sa fortune ;
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux ; c'est là ce qui soutient,
C'est-là ce qui console et qui charme la vie.

Mme AUBONNE.

Vous me rendez confuse, et mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne ?

Mme AUBONNE,

Mme AUBONNE, *tristement.*

Ah !

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

Mme AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mme AUBONNE.

Mon fils !.... Madame ... allons.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, Mme AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

Enfin, je le verrai ce charmant Henri quatre;
Ce roi brave et clément qui fait plaire et combattre,
Qui conquit à la fois son royaume et nos cœurs,
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui fait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros et des belles.

CHARLOT, *dans un coin.*

Elle aime ce grand homme; elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

Mme AUBONNE.

Très-belle et très-bien mise.
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas, et d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement.... il a le cœur fort tendre:
On me l'a dit du moins.... je n'y veux point prétendre;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet....
Eh mon Dieu! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! allons vite.

(*il sort.*)

Mme AUBONNE.

Eh bien, belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie,
Il fignera du moins le contrat projeté,
Qui fera par Madame avec vous préfenté.
Vous femblez n'y penfer qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur foit touché,
Qu'il fe donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne Comteffe en ces murs élevée,
Conduite par vos foins, à fon fils réfervée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jufqu'à ce jour
Le moindre fentiment qui reffemble à l'amour;
Il n'a jamais montré ces douces complaifances,
Qui d'un peu de tendreffe auraient les apparences.
Il eft fombre, il eft dur, il me doit alarmer;
Il ofe être jaloux, et ne fait point aimer.
J'aime avec paffion fa vertueufe mère:
Le fils me fait trembler; quel trifte caractère!
Ses airs, et fon ton brufque, et fa groffièreté,
Affligent vivement ma fenfibilité.
D'un noir preffentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête et tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mme AUBONNE.

Parlez net:
Développez un cœur qui fe cache à regret.
Le marquis eft haï?

JULIE.

Tout autant qu'haïffable;
C'eft une averfion qui n'eft pas furmontable.
A fa mère après tout je ne puis l'avouer.

De quinze ans de bontés je dois trop me louer;
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentimens, mes chagrins et mes vœux.

Mme AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah! comment nous tirer du fond du précipice?

JULIE.

Et moi que devenir? comment faire, nourrice?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne!

Mme AUBONNE.

Hélas!

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comtesse à différer la chose?
Tu sais la gouverner, ton avis en impose;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer.....
Mais réponds donc

Mme AUBONNE.

Hélas!.. oui, ma belle Julie...
(*en pleurant.*)
Votre demande est juste.... elle sera remplie.

SCENE II.

JULIE, Mme AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point-là le mien; le vôtre est bien mieux fait,

Mieux choisi, plus brillant.... Que votre fils, ma bonne,
Est galant et poli!... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte?

Mme AUBONNE.

Il veut servir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je dois.
Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques:
Il fut blessé, Madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur est plein d'amour;
Oui, je voudrais servir Henri quatre et Madame.

JULIE *à madame Aubonne.*

La Bonne, vous pleurez!

Mme AUBONNE.

J'en ai sujet: mon ame
Se rappelle sans cesse un fatal souvenir.

JULIE.

Quoi! pouvez-vous sans joie et sans vous attendrir
Voir un fils si bien né, si rempli de courage
Au-dessus de son rang, au-dessus de son âge?

Mme AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés;
Il mérite sur-tout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour est bien juste; il est touchant, ma Bonne;
Mais il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel est votre chagrin?... çà, dites-moi, Charlot...
Non.... Monsieur....mon ami....ma mère....que ce mot...
De Charlot.... convient mal.... à toute sa personne!

Mme AUBONNE.

Oh les mots n'y font rien .... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma Bonne ! ....

Mme AUBONNE.

Eh quoi ?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de monsieur le Marquis ?
L'art n'a rien pu sur l'un, dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

Mme AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui ;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui.....
Je voudrais répéter.... Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas....

JULIE.

Ce'a n'est point étrange:
Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos courtisans attirent les regards ;
Les armes, le dessein, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique ;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait....
Je cherche à m'affermir dans le pas de menuet...
Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah ! vous seule en servez .... mais le respect, le zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu non....

Vous chantez à merveille; et votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence;
Asséyez-vous, ma mère, et voyez votre fils.

Mme AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

(elle s'assied, ils dansent, et Charlot chante.)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A son choix.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger?
On meurt à ses yeux sans espoir,
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE, *après avoir dansé un seul couplet.*

Vous êtes donc l'auteur de la chanson!

CHARLOT.

Madame!

C'est un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.
Par votre goût, sans doute, ils seront rejetés.

JULIE.

Ils n'offensent personne.... ils ne peuvent déplaire!
Ils ne peuvent sur-tout exciter ma colère:
Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!.... je n'oserais

Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre....

Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mme AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.

Je voudrais que Madame en pût aussi jouir.

JULIE *recommence à danser avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, *etc.*

Majeur.

Vous seule ornez ces lieux.
Des rois et des dieux
Le maître est dans vos yeux.
Ah! si de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur!
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave et galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de règner sur nous.
Elle donne des lois, etc.
On meurt à ses yeux sans espoir,
On meurt de ne les plus voir.

SCENE III.

SCENE III.

LE MARQUIS *entre, et les voit danser, pendant que* Mme AUBONNE *est assise et s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

Meurt de ne les plus voir !.... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis.

CHARLOT.

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser, un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup ? et les payez-vous cher ?

JULIE.

J'en dois avoir, Monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris.... à danser comme lui ?

LE MARQUIS.

Ouais !

CHARLOT.

Modérez, Monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer :
Mon cœur le méritait ; il n'ósait espérer.
(*en montrant Julie.*)
Ce noble et digne objet, respectable à vous-même,

M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême :
Ses ordres sont sacrés ; chacun doit les remplir.
En la servant, Monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mme AUBONNE.

C'est très-bien riposté ; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne fais que répondre.
Ecoute, mon garçon ; je te défends... à toi,

(*Charlot le regarde fixement.*)

De montrer quand j'y suis de l'esprit plus que moi.

Mme AUBONNE.

Quelle idée !

JULIE.

Eh, comment faudra-t-il donc qu'il fasse ?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous... en un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma Bonne, à quel mari je me verrais livrée !
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous ;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mme AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr..... Monsieur, prenez-y garde.
Vous n'êtes ni poli ni bon ni circonspect :
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse ;
Mais.....

LE MARQUIS.

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me blesse !
Sortez, et devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS, *menaçant Charlot.*

Si...

CHARLOT.

Quoi, si?

Mme AUBONNE, *se mettant entre deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix;

Eh mon Dieu! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure.

Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monsieur, je sais ce que je doi;

(*en regardant Julie.*)

Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop, faquin.

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue;

Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'ame assez frappée.
A mon côté, Monsieur, si j'avais une épée,
Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! misérable....

JULIE.

Encore!

Mme AUBONNE.

Allez, mon fils, de grâce,
Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place;
Tout ira bien, cédez, quoique très-offensé.

CHARLOT.

Ma mère.... j'obéis.... mais j'ai le cœur percé.
(il sort.)

Mme AUBONNE.

Ah! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'est une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCENE IV.

JULIE, Mme AUBONNE.

Mme AUBONNE.

NON, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis;
Qu'ai-je fait! non, ces nœuds sont trop mal assortis.

JULIE.

Quoi! tu me serviras?

Mme AUBONNE.

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire....
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

Mme AUBONNE.

O fortune ! ô destin ! que tout change à ton gré !
Du public cependant respectons l'alégresse.
Trop de monde à présent entoure la comtesse.
Comment parler, comment, par un trouble cruel,
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel.

JULIE.

Je le sais, et je crains que mon refus la blesse ;
Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

Mme AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler....
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature, il est vrai, parle beaucoup en elle.

Mme AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle ;
Sur tes conseils prudens, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mme AUBONNE.

Hélas ! tout dès long-temps trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mme AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir :
Je ferai juste.

JULIE.

Hélas ! tu fais tout mon espoir.

SCENE V.

JULIE, Mme AUBONNE, BABET.

BABET, *accourant avec empressement.*

Allez, votre marquis est un vrai trouble-fête.

Mme AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savans.
Ce spectacle admirable attirait les passans:
Les filles l'entouraient; toute notre sequelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint fesant tous ces apprêts;
Mais Monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer; et Charlot au contraire
A dit que tout est bien. Le marquis en colère
A menacé Charlot, et Charlot n'a rien dit.
Ce silence au marquis a causé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot est blessé.

BABET.

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul saut.... Il s'est fâché vraiment:
Il a dit degros mots.

Mme AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aiſément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE VI.

JULIE, Mme AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, *en criant.*

Ah mon Dieu! quel malheur!

JULIE.

Quoi!

Mme AUBONNE.

Qu'eſt-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur....

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des ſoufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mme AUBONNE.

Ah mon Dieu! que dis-tu?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'choſe.

Mme AUBONNE.

Eh, butor, dis donc vîte de grâce

Ce qui s'eſt pu paſſer, et tout ce qui ſe paſſe.

GUILLOT.

Hélas ! tout eſt paſſé. Le marquis là dehors
Eſt troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Mme AUBONNE.

Ah, malheureuſe !

JULIE.

Hélas, vous répandez des larmes !
Mais ce n'eſt pas Charlot ; Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Pourſuivait notre ami ma foi très-vertement.
L'autre, qui ſagement ſe battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait ſaiſi la brette.
Je lui criais de loin, Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monſeigneur, il ne ménage rien.
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître :
Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à ſon maître.
Mais Charlot lui diſait, Monſieur, n'approchez pas ;
Il s'eſt trop approché, voilà le mal.

Mme AUBONNE.

Hélas !
Allons le ſecourir, s'il en eſt temps encore.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NON, il n'en eſt plus temps.

Mme AUBONNE.

Juſte Ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup ſurvécu d'un moment.
Cachons bien à ſa mère un ſi triſte accident.

Mme AUBONNE, *en pleurant.*

Les pierres parleront, ſi nous oſons nous taire.

L'INTENDANT.

C'eſt fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'eſt paſſée, et preſque au même inſtant,
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche ſi je puis qu'on n'entre et qu'on ne ſorte:
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureuſement ſe retire en ſecret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet
Où tout ce bruit affreux ne peut ſe faire entendre.
Ne bleſſons point un cœur ſi ſenſible et ſi tendre;
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains ſon fils.... le temps l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

Mme AUBONNE.

Quelle mort! et par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel temps, juste Ciel!
Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,
Quand le roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne
Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant:
La justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah! les lois sont bien dures.

BABET *à Guillot.*

Charlot serait perdu!

GUILLOT.

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, et qu'on ne peut prévoir.
On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le marquis est-il tout-à-fait mort?

L'INTENDANT.

Sans doute,
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de ressource?

GUILLOT *à Babet.*

Ecoute,
Il en disait de moi l'an passé tout autant;
Il croyait m'enterrer? et me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il eſt mort, il n'eſt plus d'eſpérance.
Mes enfans, au logis gardez bien le ſilence.

GUILLOT.

Je gage que ſa mère a déjà tout appris.

Mme AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le deſſein en eſt pris.
(*elle ſort.*)

BABET.

Ah! j'entends bien du bruit et des cris chez Madame!

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le ſilence.

JULIE.

Mon ame
D'une ſi bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ſes pleurs.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupes de gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'AURAIS pu fuir sans doute, et ne l'ai pas voulu.
Je désire la mort, et j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la comtesse
Sait la mort de son fils; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux.

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

CHARLOT.

J'espère
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi? ta mère est complice?

BABET.

Il me met en colère.

Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, et bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguste maîtresse!
Et que je plains Julie! elle avait la tendresse
De monsieur le marquis; et mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, et l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château respectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.

(*à l'Intendant.*)

Vous, Monsieur, si jamais dans leur triste maison
Après cet attentat vous prononcez mon nom,
J'ose vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon ame.
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne sont pas pour moi.... la source en est plus belle....
Adieu.... conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.

On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET *à ceux qui emmènent Charlot.*

Meſſieurs, de grâce,
Ne l'enlevez donc pas... ſuivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, ſuivons auſſi, car on eſt curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

Ah! je reſpire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ſes ſens et ſa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes, tour à tour
Rendent ſes yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice, fidelle,
Devant la ſecourir, ne ſoit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeſte embarras:
Par une fauſſe porte elle s'eſt éclipſée.
Je prends part aux chagrins dont elle eſt oppreſſée.
Elle eſt pour ſon malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous ſe défier?
Le roi viendra bientôt: ſon ſeul aſpect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand ſeigneur:
L'exemple eſt dangereux après ces temps d'horreur,
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles

Vit tous les droits sans force, et les lois inutiles.
A peine nous sortons de ces temps orageux.
Henri qui fait sur nous briller des jours heureux
Veut que la loi gouverne, et non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas! de cet affreux malheur;
Ne me reprochant rien dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis, dans sa sotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son seigneur, et fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

Au secours! ah mon Dieu, la misère!
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi, Babet?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O Ciel!

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas ! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne dansera point, plus de fête.... Ah Madame !
Que de maux à la fois ! .... Tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot est en prison !

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas ! de le sauver prenez sur vous le soin.
Chacun vous aidera, tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, et Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y soit bien long-temps.

JULIE.

Madame sort déjà de ses appartemens.
Dans quel accablement elle est ensevelie !

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE *soutenue par deux suivantes.*

LA COMTESSE.

Mes filles, laissez-moi ; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT *à Babet.*

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(ils sortent.)

LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *se jetant dans un fauteuil.*

) ma chère Julie, en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas . . . . je n'ai que vous au monde.

JULIE.

'ous m'avez tenu lieu d'une mère; et mon cœur
lépond toujours au vôtre et sent votre malheur.

LA COMTESSE.

la fille, voilà donc quel est votre hyménée;
h! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

e pleure votre sort. . . . et je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

e roi même en ces lieux devait vous marier.
lu lieu de cette fête et si sainte et si chère,
l'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
lh Julie!

JULIE.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
omment de la maison faire au roi les honneurs?

LA COMTESSE.

l'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte;
l plaindra les horreurs où mon ame est ouverte;
l aura des égards; il ne mêlera pas
'appareil des festins à celui du trépas.
e roi ne viendra point. . . . tout a changé de face.

JULIE.

insi. . . le meurtrier . . . n'aura donc point sa grâce?

LA COMTESSE.

l est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé.
ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, *en pleurant.*
Il devait fuir plutôt.

JULIE.
Votre fils en colère.....

LA COMTESSE, *se levant.*
Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô Ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.
Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.
Je l'aimais tendrement; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.
Faudra-t-il qu'il périsse?

LA COMTESSE.
Quoi? deux morts au lieu d'une!

JULIE.
Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.
Ah! je n'en puis douter.
Elle est mère.... et je sais ce qu'il en doit coûter
Hélas! ne parlons point de vengeance et de peine
Ma douleur me suffit.

(*on entend du bruit.*)

JULIE.
Quelle rumeur soudaine?

(*le peuple derrière le théâtre.*
Vive le roi! le roi! le roi! le roi! le roi!

SCENE V.

Les Personnages précédens, Mme AUBONNE.

Mme AUBONNE.

Ce n'est pas lui, Madame, hélas! ce n'est que moi.
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue,
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue,
J'avais pris des chevaux; et je viens à genoux
Révéler votre sort et mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.
Je ne mérite pas que vous me fassiez grâce.

LA COMTESSE.

Quoi! malheureuse! ás-tu paru devant le roi!

Mme AUBONNE.

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi:
Ce monarque adoré ne rebute personne;
Il écoute le pauvre, il est juste, il pardonne,
J'ai tout dit.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu dit? quels étranges discours
Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours!
Laisse-moi.

Mme AUBONNE.

Non, sachez cet important mystère:
Charlot est plein de vie, et vous êtes sa mère.

LA COMTESSE.

Où suis-je, juste Dieu! pourrais-je m'en flatter?
Ah! Julie, entends-tu?

JULIE.

J'aime à n'en point douter.

Mme AUBONNE.

Hélas ! vous auriez pu sur son noble visage
Du comte de Givry voir la parfaite image.
Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la ligue accablait les partisans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière ;
Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras,
Ce malheureux enfant touchait à son trépas :
Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Un enfant supposé dans vos bras s'élevait,
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari que le roi vient de faire appeler,
Interrogé par lui, vient de tout révéler.
C'est un brave soldat que ce grand prince estime.
Tout est prouvé.

LA COMTESSE.

Julie, heureux jour, heureux crime !

JULIE.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCENE VI et dernière.

Les Perſonnages précédens, LE ROI et toute ſa cour, CHARLOT.

LE ROI.

Je viens mettre en vos bras le comte de Givry,
Le fils de mon ami, qui le ſera lui-même.
Je rends grâces au ciel dont la bonté ſuprême
Par le coup inouï d'un étrange moyen
A fait votre bonheur, et préparé le mien.
Je vous rends votre fils, et j'honore ſa mère;
Il me ſuivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, Madame, ont couru vos aïeux.
Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;
Je cours de ce château dans le champ de la gloire;
Mon ſort eſt de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, Madame, à mes côtés.
Mais, délivrés tous deux de nos adverſités,
Ne ſongeons qu'à goûter un moment ſi proſpère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur et le père.

Fin du Tome huitième.



TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome huitieme.

E.

age 1

5.

ſaiſt

59

63

67

71

159

ibid.

33

34


Digitized by Google


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03450 5845

